

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

Dans une véritable société, il ne doit y avoir ni riches, ni pauvres. Les riches, qui ne veulent pas renoncer au superflu en faveur des indigents, sont les ennemis du Peuple. Gracchus BABEUF

8 JUILLET 1965
NUMERO 357
0,50 F. LE NUMERO
37^e ANNEE

Un coup de poignard dans le dos

COMME chaque année, au moment des grandes vacances, nous assistons à une véritable ruée des touristes français et étrangers vers la péninsule Ibérique. Cet afflux de dévotion, dont le principal caractère est néo-fasciste de Franco — puisque « vingt cinq années de paix » ne lui ont pas permis de faire effectuer le moindre progrès économique dans un pays dont on néglige les possibilités de mise en valeur parce qu'on est trop occupé à le maintenir sous le joug de la dictature et de l'obscurantisme, — cet afflux de dévotion a été soigneusement préparé, incité, d'après ce que nous en pouvons juger en France.

Campagnes d'affiches, publicité dans la presse et à la radio, évocation traditionnelle d'un folklore dénaturé par les entreprises commerciales; rien n'a été négligé pour présenter au touriste en mal de dépaysement une contrée dont le soleil, les corridors et bon nombre d'autres mythes, en font le nouveau pays de cocagne des vacanciers. Les responsables syndicaux communistes eux-mêmes ont jugé opportun de préconiser à leurs adhérents ces « vacances en Espagne » dont un idéal petit-bourgeois ne saurait se passer. Il est vrai qu'on ferait preuve de mauvaise foi évidente en considérant cette publicité syndicale comme une trahison car, pour qu'il y ait trahison, il faudrait encore que le parti communiste ait pris, dans le temps, une part active à la lutte contre le franquisme et nous ne saurions oublier que Léon Blum demandait, pour les combattants espagnols anti-franquistes de 1936 l'envoi de couvertures mais, surtout, aucune livraison d'armes. (Des couvertures! Pour servir de linoléum, sans doute!)

Quoi qu'il en soit, le nombre des touristes qui viennent cet été apporter leurs devises au régime anachronique autant que sanguinaire du « monstre libérique » dépassera sans doute les prévisions. Ce qui nous choque le plus, camarades, ce n'est pas que les riches industriels, les banquiers, les politiciens et autres exploités aillent distribuer des millions, qu'ils ont volés au peuple, en Espagne et qu'ils apportent

ainsi leur soutien à un régime d'oppression et de misère. Ceux-là sont des ennemis et nous savons ce dont ils sont capables et comment, dans leur esprit, la vie d'un ouvrier n'est rien de plus qu'une matière première dont ils considèrent comme un droit légitime de disposer sous prétexte qu'ils permettent tout juste à cette misérable vie de ne pas s'éteindre (ce qui serait un grand malheur pour eux) tout en volant impunément, avec la bénédiction du gouvernement, les fruits de son travail.

Ce qui nous choque, c'est que des ouvriers, des exploités, des familles qui se serrent la ceinture pendant toute une année, aillent entretenir, pour quelques semaines d'illusions et d'abrutissement, un régime qui oppresse et maintient dans la misère leurs frères prolétaires d'Espagne. Un coup de poignard dans le dos, voilà ce qu'est le tourisme espagnol dans la mesure où il cautionne et fait vivre le franquisme.

Car, sans les devises apportées par les vacanciers, la faillite économique du régime franquiste serait mille fois plus apparente et mille fois plus apparente également le résultat d'une économie que l'on veut imposer d'en haut, pour le plus grand profit de

quelques-uns et sans tenir compte de la misère de plus grand nombre. Mille fois plus apparente donc la nécessité pour les pays du monde entier de réviser entièrement les bases de l'économie et de substituer au capitalisme privé ou d'Etat, embourbé dans une contradiction insoluble (le profit

Inquiétudes injustifiées

Il paraît que le patronat français est de plus en plus inquiet de la stagnation actuelle, et le président du C.N.P.F., G. Villiers, n'a pas manqué d'en faire part à M. Pompidou, à l'occasion de la visite qu'il lui fit le 29 juin dernier.

Pour G. Villiers, les marges bénéficiaires actuelles de nombreuses entreprises sont trop limitées pour leur permettre l'intensification des investissements, et il est probable que les diverses rencontres du président du C.N.P.F. et du Premier ministre n'ont d'autre but que celui de faire renflouer par le bon peuple français une économie capitaliste désormais incapable d'aller plus loin dans ses contradictions. Nous ne voulons pas dire par là

que le système capitaliste se trouve acculé dans une voie sans issue. Bien que certains pays, se trouvant à la pointe du progrès, soient, de ce fait, menacés par les événements et le chômage, il n'en reste pas moins de vastes espaces sous-développés, appelés communément le tiers-monde, qui offrent encore, actuellement, de nombreux débouchés à la haute finance. Le C.N.P.F. ne l'ignore point, puisqu'il multiplie les rapports avec les nouveaux exploités nés de « l'indépendance nationale » qui a succédé à la colonisation.

A ce sujet, nous pouvons lire dernièrement, dans les quotidiens, que le « président de la République » de Tanzanie avait été reçu le 29 juin, avec son ministre des Finances, par le C.N.P.F. Bien entendu, les industriels et banquiers qui assistent à cette rencontre étaient animés par les sentiments les plus « fraternels » et la discussion fut orientée sur les conditions dans lesquelles l'industrie française pourrait s'intéresser au développement de la Tanzanie.

Ce n'est là qu'un exemple, car les contacts établis avec les jeunes Etats africains sont multiples, et nous voyons de tous les pays, y compris l'U.R.S.S. et la Chine « Populaire », qui, comme tous les autres pays, sont avides de profits.

Le patronat français ne devrait donc pas manifester d'inquiétude, mais ses protestations sont nécessaires pour cacher son véritable objectif : « La déchéance de la classe ouvrière en tant que classe et son asservissement total. »

Trop d'avantages subsistent encore pour les ouvriers, au gré des patrons, et les périodes de crise sont très favorables si les travailleurs ne savent pas se regrouper pour opposer un front uni et compact. La réglementation du droit de grève (comme si un droit pouvait être réglementé), l'intégration des centrales syndicales réformistes à l'Etat, tout cela ne leur suffit plus, ils veulent aller toujours plus loin dans leur domination.

Le vice-président du C.N.P.F., le sieur Huvelin, n'a rien trouvé de mieux pour annoncer le redressement que l'autofinancement et la collaboration des travailleurs.

Il n'y a pas, d'après lui, d'opposition véritable entre l'autofinancement et les salaires, puisque les sommes consacrées à l'autofinancement permettent le perfectionnement des outillages et donc les progrès de productivité indispensables à l'amélioration des salaires. (Bien sûr, il oublie de nous préciser ce que deviendront

les richesses entre tous dans l'harmonie, le bien-être, l'égalité sociale et économique construite à la base selon les principes du fédéralisme. Aussi, dans la mesure où l'expérience constructive de la révolution espagnole de juillet 1936 demeure l'exemple vivant, concret, réalisé, des principes de l'anarcho-syndicalisme et de l'émancipation des travailleurs par eux-mêmes, dans la mesure où cette expérience a fait ses preuves et démontré la justesse des thèses libertaires malgré la guerre et ses nécessités, la participation au soutien du régime franquiste des exploités de tous pays, par le tourisme et l'afflux de devises, est un coup de poignard non seulement dans le dos des révolutionnaires espagnols mais aussi dans celui de tous les exploités. Ceux-ci seraient-ils donc devenus stupides au point de se poignarder eux-mêmes?

Qu'il nous soit permis, pour conclure, d'évoquer les réalisations dues à « la force créatrice qui sourd tout naturellement l'homme risquant leur vie pour un idéal macré dans la souffrance, le travail et les sacrifices », les réalisations des anarcho-syndicalistes de la F.A.I. et de la C.N.T., initiatives des milieux et des ouvriers syndiqués qui devaient, en plus, combattre, les armes à la main, la réaction fasciste et la trahison des communistes espagnols. Le texte qui va suivre concerne la gestion, par les anarchistes, d'une entreprise de travaux publics de Barcelone dont les administrateurs avaient pris la fuite :

« Sur les six cents ouvriers que comptait l'entreprise la moitié environ est engagée dans les milices anti-fascistes. »

« Pour ceux qui restent, la semaine de quarante heures est établie avec le salaire de quarante-huit heures augmenté d'environ 15%. »

« Le contremaître ou chef d'équipe habituel a été supprimé. Les ouvriers du chantier se réunissent et choisissent parmi eux un camarade responsable, chargé de distribuer le travail et de veiller à la bonne marche de l'œuvre. »

« Sur un chantier important, il y a en outre un technicien manuel qui est chargé de la conduite technique du travail, mais sans s'occuper du rendement. »

« Depuis ce nouveau mode de travail, le rendement général s'est accru. »

« L'entreprise actuelle débarquée de tous les parasites, peut enfin remplir son vrai but : produire pour faire vivre ceux qui produisent. »

« C'est à cause de cela que nous disons à tous ceux qui sont les victimes de l'exploitation capitaliste, qu'elle soit privée comme aux Etats-Unis ou d'Etat comme en U.R.S.S., boycottez le tourisme espagnol par lequel Franco entretient un régime de misère et d'obscurantisme. »

Les «exploitants» de l'homme

Aux confins de l'Anjou et de la Touraine, au nord de Saumur, entre Bourgueil et St-Mathurin, les grandes cultures de petits pois, haricots verts et asperges emploient environ 3.000 ouvriers du printemps à l'automne. Les vendanges qui font suite permettent aux 3.000 travailleurs de continuer leur dure besogne. Car, en six à sept mois de travail, ils doivent récupérer de quoi vivre toute l'année. C'est pourquoi les campagnes se dépeuplent de plus en plus et les exploitants — le nom leur convient à merveille — de la région, pour pallier le manque de main-d'œuvre et ne pas lâcher trop de gros sous font venir du personnel saisonnier d'Espagne. Ils sont près d'une centaine venus de Seville, de Tolède et de Bilbao. Ils travaillent près de douze heures par jour pour un salaire moyen

d'environ 500 francs par mois. Comme « distraction » les « autorités » du coin les font venir à la messe une fois par mois.

Malgré ce régime, les travailleurs espagnols que nous avons interrogés s'estiment plus heureux qu'en Espagne. Ce qui démontre la « grandeur » de la France.

Car cette main-d'œuvre à bon marché, si elle apporte certaines satisfactions, bien minces, aux travailleurs émigrés, l'hallaï dire déportés — d'Espagne, permet à messieurs les « exploitants » de s'enrichir à bon compte.

L'un d'eux, possédant plusieurs villas en Normandie et sur la Côte d'Azur, son yacht est amarré dans une station célèbre. Il a pu réaliser cette immense fortune en moins de trois années.

C'est dire que nous vivons bien au pays de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.

Pendant ce temps, les ouvriers des entreprises de vin mousseux de Saumur sont les plus mal payés de toute la France. Au pays de Pisan, il ne faut pas que les cours baissent.

De cette situation, les syndicalistes révolutionnaires doivent tirer tous les enseignements. Ils doivent développer la propagande dans cette région où un travail important reste à faire pour aider ces travailleurs, français et espagnols, victimes de la plus honteuse des exploitations de l'homme par l'homme.

BLANQUET R. S. SOURRIANT

Grève gestionnaire

Il s'est produit, voilà quelque temps, un fait dont on a peu parlé dans la presse pour des raisons que l'on comprendra aisément mais qui méritent, à mon sens, d'être soulignées.

Au quatorzième jour d'une grève déclenchée par les cheminots de la Corse, ces derniers ont envisagé, ce qui est déjà important quelque tournure que prennent les événements, d'exploiter eux-mêmes le réseau ferroviaire de l'île. Voilà qui nous change beaucoup des grèves-bidon d'un quart d'heure dirigées par les centrales réformistes qui, peu à peu, intègrent à l'Etat le syndicalisme qui, par définition, ne saurait être, bien au contraire, qu'une lutte sans merci contre les formes actuelles de la société et, plus particulièrement, contre l'exploitation capitaliste dont l'Etat n'est que l'émanation et le serviteur.

Les raisons de cette grève des cheminots corses : le gouvernement a, en avril dernier, confié à la Société des chemins de fer auxiliaires la concession du réseau de l'île pour une période de quinze ans à compter du premier janvier prochain. Résultat : à cette date, les effectifs devront être ramenés de deux cent cinquante à cent trente personnes. C'est le processus de centralisation trop bien connu des travailleurs qui aboutit invariablement au chômage et à la misère pour les salariés sans que les bénéficiaires de l'Etat ou des sociétés privées subissent le moindre dommage, bien au contraire. Et, pourtant, il serait tellement plus simple, tellement plus lo-

gique et tellement plus humain que tous travaillent et que tous travaillent moins. Mais il est dans l'intérêt des exploités, non seulement de conserver leurs bénéfices, mais encore de créer une classe de chômeurs qui constitueront une réserve dans laquelle on pourra puiser sans crainte lorsque ceux qui auront conservé leur place voudront revendiquer. Le but du capitalisme est de créer une véritable psychose, une peur du chômage, qui fera que les travailleurs acceptent n'importe quelles conditions d'embauche pourvu qu'ils aient un emploi, ainsi le monde ouvrier sera divisé par la haine, créée artificiellement, de ceux qui sont sans emploi contre ceux qui en possèdent un. Voilà le sens de l'« évolution », voilà à quoi est censé aboutir le progrès scientifique dont on se glorifie tant et qui, s'il n'avait été orienté qu'au bénéfice du profit de quelques-uns, aurait pu permettre le bien-être pour tous.

Aussi doit-on féliciter les cheminots corses d'avoir décidé, à l'issue du conflit qui les opposait et les oppose encore au gouvernement de « remettre le train sur les rails en excluant toute intervention de la nouvelle direction, et de le faire rouler aussi longtemps que possible. »

La population de la Corse répondra-t-elle à l'appel qui lui est ainsi adressé ? Nous souhaiterions, pour notre part, qu'elle n'y réponde pas seulement passivement en acceptant le fait accompli et en soutenant financière-

CAMPAGNE ANTI-RACISTE

ACTIVITES K. K. K.

Everett Augspurger, inspecteur des Ecoles publiques de Cleveland, et Richard Aubrey Mc Lemore, président de Mississippi College, sont les auteurs d'un manuel d'histoire de race blanche, destiné aux écoliers de race blanche. Ce manuel d'histoire, comme tous les manuels d'histoire, ne fait apprendre aux enfants que ce qui est profitable au maintien des mensonges sur lesquels l'ordre de l'Etat établit ses bases. C'est ainsi que dans ce livre scolaire, pour instruire la jeunesse sur l'existence du K.K.K., il est précisé à la page 332 : « N'ayant plus le droit de se livrer à des activités politiques, certains leaders du Sud organisèrent des sociétés secrètes. La plus connue était le Ku-Klux-Klan. Elle diffusait ses messages par affiches, par lettres, par avertissements au cours de réunions publiques et parfois en costumes terrifiants. Les hommes du Klan défilaient dans les rues ou rendaient visite à la maison d'une personne qui leur déplaisait. Cela suffisait généralement à intimider les éléments de la communauté qu'un Noir n'approuvait pas. En 1871, le Congrès fit une enquête sur les activités du Klan et découvrit que l'organisation se servait de procédés illégaux dans son travail. Le Klan fut obligé de se dissoudre. » Qu'en termes anodins l'existence de cette bande de malfaiteurs et d'ennemis du peuple est décrite.

Aucune mention des scènes de lynchage des Noirs, aucune citation des assassinats clandestins ne sont faites. Les klansmen ne sont, d'après ce manuel, qu'une association de non-violents, alors qu'en réalité leur activité est criminelle et qu'ils peuvent pratiquer le meurtre en toute impunité.

Le 7 juin 1965, pour la deuxième fois depuis le début du mois, le K.K.K. a défilé dans les rues d'Atlanta, capitale de l'Etat de Géorgie, 500 klansmen, en robes et cagoules, portaient des placards tels que : « Mieux vaut mourir que d'être intégrés. » Colle Wikins et William Eaton, membres du K.K.K. et assassins de l'intégrationniste Mme Luitzo, furent acclamés. Les manifestants ne furent pas inquiétés, ni par les intégrationnistes, ni par la police.

Par contre, le 14 juin 1965, des manifestants intégrationnistes qui défilaient, avec l'accord des autorités, pour protester contre le directeur de la ville, qui maintient, de fait, la ségrégation dans les écoles publiques, furent pris à partie par la police qui procéda à l'arrestation de 500 d'entre eux.

Comment on le voit, les autorités aux ordres du pouvoir, ne font que favoriser la classe raciste et néo-naziste. Certes, si la Constitution américaine précise bien l'égalité des citoyens devant les urnes, il n'en est pas moins vrai qu'il a fallu trois lois en moins de dix ans pour autoriser les Noirs à se faire inscrire sur les registres électoraux. La dernière loi sur l'égalité du droit de vote vient d'être approuvée par le Sénat par 77 voix contre 19. Tous ces textes ne sont qu'hypocrisie, la loi est inefficace devant la mentalité raciale entretenue dans certains Etats; il est impossible dans certains de ceux-ci que des Noirs puissent

arriver à se faire inscrire sur les registres électoraux, devant l'hostilité manifestée des Blancs, les violences de la police, les lynchages et les assassinats perpétrés, en toute impunité, par les klansmen. Alors ? Que l'on ne vienne pas parler et faire tapage d'une loi dite d'égalité, inapplicable tant que la mentalité de la masse est sous l'emprise d'une propagande de haine raciale dirigée par le K.K.K.

L'activité raciste de cette bande de malfaiteurs tend à se manifester sur le plan international. C'est ainsi qu'à Birmingham, en Grande Bretagne, certains membres du parti nazi britannique, dont le chef est Colin Jordan, viennent d'adhérer à une organisation K.K.K. afin de faire réaliser au parti nazi britannique un manque de combativité dans la lutte raciale. Ces nouveaux klansmen britanniques, afin de faire connaître leur existence, viennent de faire brûler une croix de grande dimension devant la maison d'un membre de la communauté indienne à Leamington Spa, banlieue de Birmingham. Comme aux Etats-Unis, la police prétend ne pas trouver les coupables; cependant, le 16 juin, sir Frank Soskice, ministre de l'Intérieur, a déclaré qu'il s'opposait à l'arrivée en territoire britannique de M. Robert Schellon, « grand-sorcier » du K.K.K., arrivé en territoire britannique annoncée par la presse américaine.

A travers toutes ces décisions officielles en contradiction avec les faits d'actualité, ce qui domine c'est l'hypocrisie. On pond des textes, on vote des lois, tendant à l'égalité des hommes; en réalité, ceux qui ont la charge de faire respecter la loi ferment les yeux pour ne pas voir l'impossibilité de l'application de celle-ci devant la haine raciale soigneusement entretenue par les néo-nazistes, par les membres du K.K.K., par tous ceux qui ne veulent pas que la multitude du peuple noir puisse s'émanciper et devenir libre; ils en sont contents à considérer qu'un Noir ne peut être qu'un esclave de souche inférieure; qu'ils se regardent donc dans une glace, les malheureux ! « *Moins un Blanc est intelligent, plus il trouve le Noir bête.* » (André Gide.)

De tout, un peu

Pauvre Gaston ! Le voilà tout déconfit. Et, par-dessus le marché, trahi par les siens qui ne peuvent lui pardonner son initiative hardie. A-t-on idée, aussi, de se mettre à crier ainsi : « Les curés avec nous ! », quand on est (ou quand on se dit) socialiste. Tout le monde sait que ce slogan est réservé aux communistes, qui, de temps en temps, nous le ressortent !

Quant à ces néo-démocrates de profession que sont les gars du M.R.P., qui a pu croire un instant qu'ils allaient marcher la main dans la main avec ces suppôts de Satan que sont, de toute évidence, les anciens brandisseurs du drapeau rouge ?

Mais cela n'est peut-être pas la vraie raison, et le prétexte paraît bien mince, qui est le vote futur sur des crédits que le gouvernement à venir pourrait octroyer aux écoles libérales ? Car, sans vouloir ironiser, il me semble bien que nos « socialistes », dans un passé récent, ne se sont pas trop mal accommodés de la loi Barrangé. En vérité, des deux côtés règne la peur. Pour viscérale, du côté de la S.F.I.O., d'une certaine désaffection de ceux de la base, supposée intériorisée sur la question des curés, et qui pourrait, sait-on jamais, se tourner alors du côté du parti communiste.

Du côté du M.R.P., peur des vipérides insinuations des punaises de sacristie et autres bigotes, à laquelle s'ajoute la peur de ne pas être chaudement soutenu par la hiérarchie. Laquelle hiérarchie, selon toute apparence, a déjà dû donner son opinion « impérative » sur la question.

A-t-on idée, aussi, de s'appeler Gaston, et de vouloir se hisser à la Présidence, alors que celle-ci a déjà possédé, voilà quelques lustres, un premier Gaston, célèbre sous le nom de Gastonnet, qui a laissé d'imprévisibles souvenirs dans le cœur des Français : radical, ou radical-socialiste (je ne me souviens plus très bien), il s'était très bien accommodé, semblait-il, de la reprise des relations diplomatiques avec le Vatican.

Que va-t-il devenir, maintenant notre Gaston II ? Et ses chers administrés, que vont-ils penser ? Bah, ne nous apitoyons pas trop sur le sort de ces derniers, ils se consolent

Abondance et rareté

La consommation ne pose aucun problème pour les choses abondantes. L'« économie politique » a pour objet la rareté. Seules les choses rares sont capables de procurer des bénéfices.

Les profiteurs, banquiers, gros actionnaires, gouvernants et autres spéculateurs de haute classe ont donc intérêt à ce que les choses soient rares pour pouvoir en tirer des bénéfices.

Il ne suffit pas, cependant, que les choses soient abondantes pour qu'on ne puisse en tirer un profit.

Prenez, par exemple, une source d'eau minérale à grand débit, où tout le monde puisse en user librement et gratuitement. L'usage de cette eau ne pose aucun problème, mais que quelqu'un vienne sur les lieux de la source installer des canalisations de façon à faire couler cette eau par des fontaines accessibles seulement à condition de payer, et il n'en sera plus de même.

Cette eau qui appartenait à tous et qui ne coûtait rien, est devenue un monopole et pose le problème de la valeur, des prix, etc.

L'eau continue à couler en abondance, celle qui ne peut être utilisée pour en tirer profit va se perdre dans des égouts; ce qui est rare, et intéresse les économistes politiques, c'est la possibilité, la facilité d'en user.

meurent de faim (sans faire allusion aux Indiens). On brûle des artichauts, quand il y en a trop pour les vendre. On détruit des récoltes, lorsqu'elles sont trop abondantes pour les vendre avec bénéfice.

Comment peut-on prétendre que la recherche du profit, que le principe de la propriété privée est une source de bénéfices et de bien-être pour la collectivité ?

Pour la collectivité, peut-être, mais pour la collectivité des gros marchands, des accapareurs, des gouvernants !

Le désordre actuel ne résulte nullement du déroulement normal des choses, mais de l'artifice des malins, des spéculateurs et des exploités de la classe ouvrière.

Pour remettre les choses dans l'ordre normal, il faut revenir au point où les choses étaient normales, où les gens mangeaient à leur faim tant qu'il y avait de la nourriture. En ce temps-là, la vie était dure à cause des difficultés de production, parfois on devait se priver du nécessaire, nonobstant la bonne entente, faite de provisions existantes, mais aujourd'hui, où à force de travail et d'ingéniosité nous sommes arrivés à un point où tout peut être obtenu en abondance, pourquoi accepter de se priver uniquement pour faire plaisir à quelques brigands. Non seulement on leur fait plaisir, mais encore on leur fait confiance au point de se soumettre à leurs plus exécrables intentions comme celles des massacres en masse, massacres qui sont en train de se préparer.

Il est temps pour les travailleurs de cesser de suivre leurs bergers qui les conduisent infailliblement à l'abattoir après les avoir bien fait trimmer.

AVOIR BIEN FAIT TRIMMER

Una intransigencia necesaria

Una característica más saliente del anarquismo, sin la cual toda idea anarquista es inconcebible, es la reivindicación de la libertad integral para todos. Esta presupone, es verdad, la existencia de una organización social que haga prácticamente posible tal libertad —pues no puede haber libertad donde todos no somos libres, es decir donde hay todavía explotados y explotadores, gobiernos y gobernadores—, pero también de hoy, incluso en los períodos transitorios pre-revolucionarios y revolucionarios, hasta que sea posible un régimen anarquista, en la propaganda y en la acción práctica, el anarquismo sería inconsecuente y de hecho renegaría de sí mismo si abandonase realmente los caminos de la libertad.

En los métodos de lucha y en la revolución la orientación anarquista consiste en combatir todos los sistemas y las actitudes autoritarias, en defender la propia libertad de propaganda, de asociación y de experimentación para sí, sin lesionarla en los otros, en no sufrir las imposiciones ajenas y en rebelarse contra ellas, pero al mismo tiempo sin pretender imponer por la fuerza a los otros la propia actitud, el propio método, la propia orientación teórica y táctica. Sobre esto no es posible ninguna transacción, ya intransigencia es indispensable; fuera de ella todo movimiento, aun diéndonos anarquistas, degenera en sentido autoritario y tarde o temprano sería sofocado por los mismos sistemas, muertos con las mismas armas por él incautamente adoptadas.

La anarquía, en el sentido social y no solamente individualista de la palabra, es posible sólo en tanto que es posible poner en armonía todas las libertades entre sí, de modo que una no viole las otras y viceversa. Es decir se convierte en un problema de organización: la organización de la libertad de todos.

Se trata, precisamente, de fundar, según el anarquismo, la vida social y todas las relaciones humanas sobre el acuerdo voluntario y no sobre la imposición con la fuerza como se rigieron hasta aquí las sociedades humanas. Es decir, se trata de sustituir por la organización libertaria o anarquista, todas las relaciones de la vida en la actual organización autoritaria y estatal.

¿Es posible esto? Sí, si como nosotros, anarquistas, creemos, entonces la anarquía es posible. De otro modo si hubiese de haber siempre necesidad de «imponer por la fuerza el bien» sea a una minoría o a una mayoría, entonces sería propiamente inútil engañarnos a nosotros mismos y a los demás: la anarquía sería posible, y solamente sería posible, en la mejor hipótesis, una libertad de radio reducido, indigno de ese nombre, de la cual podría usufructuar un número más o menos restringido de privilegiados, en comparación con las grandes masas que quedan esclavas. Si fuésemos partidarios de una libertad que se basase en la imposición podríamos ser y decirnos todo lo que se quiera —comunistas bolchevistas, socialdemócratas, liberales, republicanos, monárquicos, incluso fascistas—, pero no anarquistas, ciertamente!

Muchos revolucionarios, por aque-lla sugestión irresistible que ejerce el éxito material sobre los espíritus unilaterales o superficiales, después de la victoria bolchevista sobre la revolución rusa olvidaron lo que debería ser tarea principal de toda revolución: la tarea de dar y asegurar a los emancipados de los viejos yugos una libertad completa, estable y duradera, y se convirtieron en partidarios del Estado centralizado en la dictadura, separándose de los compañeros que habían quedado fieles al ideal de la libertad.

Pero algunos de ellos han reconocido que se habían equivocado. Comenzó más de uno que ha ido con los comunistas dictatoriales, y ha militado algún tiempo con ellos, pero después acabó por salir del partido. Uno de ellos, bastante conocido, me escribía en estos días, desde una capital europea, a propósito del arresto de Francisco Ghezi en Rusia: «Todos los regímenes autocráticos son los mismos.» Y el mismo fenómeno se ha producido respecto de algunos sindicalistas y anarco-sindicalistas. Una de las más importantes fracciones de la oposición comunista, ahora fuera del partido, es constituida en Francia por el simpático grupo encabezado por la revista «Revolution prolé-

rienne», redactada por Pierre Monatte, que un tiempo militó en el campo anarquista.

Todo esto se explica. Al contacto con los hechos y la experiencia bolchevista en la revolución rusa se constata de nuevo lo que los Proudhon, los Bakunin, los Reclus, etc., habían observado en las revoluciones europeas de la primera mitad del siglo pasado: que la falta de libertad parece facilitar en primer momento la tarea destructiva de la revolución, pero eso es sólo en apariencia, mientras de hecho sin libertad la revolución muere muy pronto asfixiada. Lo que queda y usurpa a veces el nombre de revolución, no es en realidad más que reacción y contrarrevolución. Pero, sin embargo, no todos los revolucionarios comprenden esto, precisamente por la falta en ellos de la pasión de libertad. Sinceros y ardientes, quedan adheridos a un cadáver y alimentan así la discordia obrera, preparando para ellos y para los demás terribles desilusiones.

Los anarquistas, salvo la excepción de algunas pobres hojas secas que se separan del árbol del movimiento libertario y acaban en otros campos, no han seguido el ejemplo de los revolucionarios autoritarios, no han olvidado la verdad tantas veces afirmada y confirmada por la experiencia histórica. Sobre esto se hallan todos de acuerdo, sin distinción de tendencias, con el pensamiento que expresaba Malatesta no hace mucho, de que «la anarquía hecha toda de libertad, no puede imponerse con la fuerza por la contradicción que no lo consienten».

Verdaderamente un poco de confusión había penetrado en los ambientes anarquistas italianos en 1917-19 a tal respecto, después de la difusión con una cierta fortuna en el público subversivo de la fraseología bolchevista. Pero fue cosa superficial, brevísima, y más que otra cosa el equivoco debido a los diversos significados dados a las palabras. En realidad todos los anarquistas estaban entonces mismo de acuerdo, como se vio

EN PREPARACION

«UMBRAL»

NUMERO DE VACACIONES

Correspondiente a los meses de julio y agosto. Contendrá 32 páginas de colaboración escogida, contándose entre ella un emotivo cuento J. Carmona Blanco, una relación sobre la riqueza del Vaticano firmada por Víctor García, una biografía de Valentín Almirall hecha por José Vialduy, una disposición sobre colores y formas de Mario Zaragoza, una relación colectiva de Juan Ferrer, una información teatral de José Guiraud, sección poética con producciones de Noemí Paz, Eulogio Muñoz y Juanito Ziegla, una primera traducción de la comedia «Hasta el Alma», de Han Ryner, sacada por Costa Isaac, y mucha y distinguida colaboración recibida de recias plumas de América y España.

Precio de este número excepcional: 2 francos.

claramente en algunas reuniones celebradas precisamente a fines de 1918 y en 1919 en varias partes de Italia por organizaciones anarquistas y locales, y luego en los diversos congresos nacionales hasta 1921. Todas esas reuniones convinieron en el concepto que no sólo la futura organización de la sociedad, sino también la acción y la orientación del movimiento anarquista desde hoy, como la conducta anarquista en la revolución, no pueden y no podrán menos de ser acción, orientación y conducta de libertad, sin cesar de ser prácticos y posibles.

Y es verdad, en el terreno práctico, de la propaganda y del movimiento, en el terreno experimental y real, libertario y revolucionario, hay mucho que hacer, permaneciendo siempre idealistas y hombres de pensamiento, en el sentido modesto y común de estas palabras. No podría ser de otro modo, pues la acción no iluminada por una idea ni guiada por un pensamiento, sería acción de descrebrados.

Mucho hay que hacer, mucho se puede hacer, y no poco se podría realizar de lo que está en nuestras aspiraciones. Pero el camino mejor para triunfar —pero no digo que sea el más fácil y cómodo, es propiamente el que no pierde nunca de vista el objetivo final; el que desdena las transacciones y las renuncias; el que no rechaza y no niega la ayuda, y no la cambalachea, a ninguna fuerza de progreso y de rebelión; el que se dirige hacia el objetivo anarquista de libertad y de justicia, y no le vuelve las espaldas, y no toma sendas y atajos que lo conducen proplamente al punto opuesto.

Ahora bien; este camino, rectilíneo y coherente tanto como práctico y conclusivo, es posible: existe. Es trazado por la táctica anarquista, por la concepción libertaria del movimiento revolucionario. Ciertamente, este movimiento no consiste sólo en la propaganda oral y escrita; la idea debe tener sus instrumentos de lucha y de afirmación, sus organizaciones de militantes, sus experimentos de vida, su actividad en el mundo sindical, en el campo cultural, de la educación, etc. Se puede ser prácticos, en suma, y quedar en la realidad de las cosas terrenas, hacer acción y movimiento profícuos, construir cosas sólidas —es decir, salir del sueño y de la utopía—, y hacer en fin la revolución, quedando siempre fieles al programa anarquista, sin renunciar a ninguna partícula del ideal de la libertad.

Digo más. Sólo no renunciando a parte alguna del propio programa, especialmente a sus postulados de libertad, se hacen posibles cosas reales y positivas, realizaciones anarquistas y revolucionarias al mismo tiempo. Con las renuncias y las transacciones no se haría más que privar de todo fundamento a cualquier construcción futura propia. Y esta se derrumbaría, sin la sólida base del ideal, a la primera tempestad, al primer soplo del viento.

LUIS FABBRI (1928)

SIN MALA INTENCION

Tener personalidad propia es lo más asequible al individuo en su medida de Libertad.

Ni tú ni yo somos lo suficientemente inteligentes para convencer a un loco ni para hacer razonar a un imbécil.

Libertad: ser libre. Mancomunidad igual a... (Adivina cómo rellenar los puntos suspensivos.)

Si es negro no es blanco. Pero amigo: Si no es blanco no ha de ser negro. Prodigioso el razonamiento. ¿De acuerdo?

Si quieres ser justo no alardees demasiado de tus cualidades morales y materiales.

Trigo en el granero, cebada en compañera. Hombres y mulas podrán dormir en invierno.

Compañero. Expresión ocasional, valor nulo. Compañero. Expresado en sentido emocional y consciente, perfecto.

No me convence el considerado «ascarificado por una idea». Por la misma razón que me repugnan los intereses creados.

Sirviendo a nuestro instinto personal, no conseguiremos servir a los intereses colectivos.

Mientras fue «paria fue rebelde». Encumbrado: —Amigo, comprende. El instinto de conservación...

En los puntos suspensivos radica toda la hez del individuo.

La fuente de porcelana contiene un cabrito guisado y descuartizado. Los más cínicos se sirven y se dejan con las ganas. No cuesta comprender la moraleja.

Estríbillo: «Tener la conciencia tranquila.» ¿Sirve, la conciencia, actualmente? Quisiera ser enterado.

Ni convencedor ni convencido. Voluntariamente, me omito a mí mismo.

Cesto de los papeles: Utensilio necesario en el despacho de un director de periódico (I). Y conste que no lo digo en una segunda intención de estos mis brochazos.

PINOS DE VILLEFRANCHE (I) Aunque pueda ocurrir que el director no posea despacho y sea despedido por «dejar el cesto en la calle. (Nota del aludido.)

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

Afirmaciones teóricas y realizaciones

ENCABEZADO con uno de los célebres carteles de González Pacheco, el compañero Cosme Paules escribe, en LE COMBAT SYNDICALISTE, un artículo en el que pone de manifiesto sus inquietudes.

Comparto su punto de vista cuando afirma refiriéndose, sin duda, al compañero orgánico que: «Nosotros no hacemos ni más ni menos que el elefante con los sueños que aplastamos, por mucho que imaginemos un constante renacer para los sueños. Sueño que no se hace realidad por medio de una limpia ejecución permanente, es sueño falso. Y realidad más falsa todavía, por cuanto tiene apariencia forzada de lo que no es.»

Efectivamente, ni podemos vivir eternamente de sueños ni podemos seguir pregando nuestros sueños «mientras en la realidad no hacemos más que seguir las rutinas que a los demás criticamos y combatimos».

Para el compañero Cosme Paules, un congreso nuestro ha sido siempre el modo de reafirmar rutinas éticas con las esencias puras en pos de las realizaciones que más pueden acercarnos a la meta que estamos decididos a alcanzar, individual y colectivamente considerados».

Yo creo que aquí coincidirán todos los compañeros en que lo primero que se impone, pues, para que no afirmemos simplemente «sueños falsos», es el pasar por el tamiz crítico nuestra conducta orgánica presente. Hay que saber, sin miedo a enfrentar la verdad, si orgánicamente la conducta y la actuación conjunta sigue efectivamente «rutinas éticas».

No creo que a nadie y menos al compañero Cosme Paules, pueda satisfacer el «reafirmar» simplemente en los congresos las rutinas éticas y las «esencias puras» de nuestras ideas y nuestra Organización. El verdadero problema, la gran dificultad estriba en conciliar estas continuadas «reafirmaciones» teóricas con las reali-

zaciones efectivas. Y a nadie que viva de cerca y con pasión consciente la marcha de nuestro movimiento puede darle satisfacción nuestra situación actual como conjunto organizado.

No me refiero ya a los problemas internos que esperan una urgente aclaración y solución, sino a las causas que los han determinado o posibilitado. Me refiero, precisamente, a las «rutinas éticas» que, pese a reafirmarse en todos los congresos, en la práctica se olvidan y posibilitan que pisoteemos, como los «celetantes», nuestros principios fundamentales.

Así creo que, quizá sin darnos cuenta, hemos posibilitado en el exilio que nuestra organización siga en los mismos vicios burocráticos que reprochamos a las otras organizaciones sindicales reformistas.

En el mismo número del COMBAT, el compañero Soriano, de la C.N.T. francesa, afirma en su intervención pronunciada en un mitin público que: «Bien seguro, esta organización —tra-

COMUNICADO DEL SECRETARIADO INTERCONTINENTAL

Secretaría Jurídica

Con gran satisfacción informamos a compañeros y amigos que las medidas de residencia forzada que pesaban contra varios libertarios, compañeros nuestros, miembros de las J.J. LL., han sido derogadas.

En virtud de ello, los interesados volverán a tener los documentos de identidad normales que les permitirá circular libremente por todo el territorio francés, como anteriormente, y como cualquier refugiado político.

Al fin, tras largas y minuciosas gestiones, y llamadas a la comprensión, el buen juicio ha triunfado. Ya era hora.

El Secretariado Intercontinental.

Las obras y los días

(Viene de la página 4.)

Se adentra por los caminos que zigzaguean acá y acullá, cruzando pueblos y aldeas, describiendo con aire cordial tipos y paisajes. En este aspecto se ha tilado de verdadera obra maestra en el género su «Viaje a la Alcarria».

Cela observa las gentes desde un prisma de humorista objetividad. Cada uno se manifiesta tal y como es, sin necesidad de recargar las tintas. Así la maestría linda y relamiada, el tintero con alamburada obsequiosidad, al palarlo con aire de suficiencia... Escrito con estilo parecido al citado, ha publicado Cela recientemente otro libro. Se titula «Viaje al Pirineo de Lérida». Agradable lectura en donde la sensibilidad capta el encanto de la naturaleza y la vida corriente de esas gentes sencillas que viven y mueren lejos del emundanal ruido, de que habló el poeta.

FONTAURA

Francisco ABARCA

El dedo en la llaga

(Viene de la página 4.)

Quisiera o no, el problema está siempre y en todo lugar en la concordancia de los dichos y los hechos. No se trata tan sólo de la disyuntiva táctica de politicismo o apolitismo. La táctica primera y principal es la de la conducta sana.

Aquella es de forma (forma que no comparto porque en el entra una inmoralidad desde el punto de vista anarquista), ésta de fondo. No calgamos en la misma zanja que los otros cayeron.

Decimos que cambiando el sistema cambiarán los hombres. Es, ésta, verdad a medias por no decir verdad sospechosa. Por que esas «friquezas», esas pasiones «humanas» no cambiarán a las primeras de cambio porque el sistema cambia.

En Rusia se anulaban las clases. Pero con prisa se levantaron otras. Las del partido dictatorial, del funcionalismo, de la tecnocracia. Cualquiera que sea la sociedad que instituyan, en razón del complejo económico y social insoslayables serán precisos engranajes administrativos; deles el nombre que quisieran. En ellos se formarán rincones donde el privilegio

podría cobijarse. En el individuo está, y no en otro lugar, que el tal privilegio exista y se asiente. ¿Debe interpretarse por ahí que tendremos ante nosotros la imposibilidad de alcanzar una sociedad igualitaria, social y económicamente, renunciando a la transformación por miedo al privilegio? ¡De ninguna de las maneras!

Sólo que cuando se vislumbra un peligro, señalarlo es un deber. Buscar la forma de que el tal no tenga cabida, es un derecho. El más derecho de los derechos. Esta posibilidad del privilegio se impide con la más eficaz de las armas: la conciencia moral. Y por eso se le ha hablado de los materiales que se emplea y los que deben emplearse en una construcción.

El valor auténtico está en saber sobreponerse al medio corruptor y a sus tentaciones. Y te he hablado de hechos consumados que disculparlos es alimentarlos, y estimular su repetición.

Establecer y seguir una regla moral de conducta no es trazar esquemas de otra religión. Es guiar en el primer combate contra nuestras tendencias íntimas negativas con el arma de la ética. Es humano tener friquezas. Pero más humano es poner frentes y combatirlas. Y sobre todo en los casos concretos de esas «partículas» de élite impulsoras de la superación humana, agentes activos en la lucha contra la sociedad actual, abandonados de las legiones que van contra lo que está podrido y es injusto.

Podemos hacer mucho y auténtico en el sentido de corregir las pasiones nocivas. No a la manera de moralizadores arcaicos, sin duda; sino valorizando el concepto de responsabilidad del individuo ante sí mismo y, después, ante los demás. De nada serviría conquistar una causa justa, si a partir de entonces fuere dirigida por «malandrines». De nada serviría propagar una idea si con ella la conducta se diera de puñetazos. Por eso tenemos que insistir, aunque resulte un estríbillo, que se impone valorizar el concepto de la dignidad; porque estoy seguro que de ello depende el triunfo moral en y dentro de la sociedad actual, y es la base de todo triunfo social verdadero.

Por ello discrepo contigo cuando me dices que «no puede pedirse perfección donde no existe más que lo contrario» y sinovocar conceptos morales cuando hay relaciones que realizan y gastan en esas realizaciones sumas enormes que no sirven más que para corromper eso que llaman buenas costumbres».

No se trata aquí, amigo, de educar en sentido religioso, ni de religiones

mpohosas, ni de «buenas costumbres». Se trata, simplemente, de saber valorizar las ideas por el militante en sí mismo, para que no sea, en consecuencia, un farsante en materia ideológica. Destruiríamos todos los Estados habidos y por haber. Destruiríamos todas las religiones que se nos pondrían por delante. Pero si no hemos propiciado la superación del individuo por encima de las «friquezas humanas» o «naturales», él no será dueño de su cuerpo ni de su espíritu.

Y así la conducta se irá por la orilla y en una curva se estrellará. «Amor y bondad». De acuerdo. Pero no veremos los ojos ante el comportamiento de los que del amor se rien y de la bondad hacen mercado. En todos los aspectos de lo social, el problema arranca del hombre y está en él. Con esto que te expongo no predico un imposible. Preconizo educar de forma digna el complejo sensitivo del hombre; estimularle a que sea su propio recto conductor en el laberinto de encrucijadas y vericuetos de su íntima personalidad, guía segura hacia el norte que ha escogido: su superación. Única manera de que la sociedad se supere.

Fraternamente, FABIAN MORO

Blanot, 1946.

Chispas

«Ela, bla, bla, bla». En ello se está. Diez, cien, mil boletines blablablados. De profundis?

«¡Hablar! La maldita palabra. Es la sarna del país. España llegará al fin del siglo sin haber hecho nada más que rascarse la sarna, es decir, hablar.» (Pérez Galdós.)

Más Galdós: «Cuando los hombres hablan mucho saben poco.»

«Las asambleas es lo único que la C.N.T. tiene de bueno», se me dijo. Podría tener —y tiene— mejor cosa, amigo.

A lo menos cien compañeros de Francia «peroraron» en España con su sangre vertida sobre el adoquinado.

«Que antisamblea más alucinante!»

Los silencios «que hablan» son, convenientes.

La tragedia de la

(Viene de la página 4.)

El mundo entero se ha solivianado por la intervención desca-

rada por los norteamericanos en los asuntos internos de la República Dominicana. Es del dominio público el desembarco de fuerzas armadas con el premeditado propósito de ahogar la rebelión del pueblo dominicano, que recababa, tan sólo, la «eliminación de los trujillistas y, por ende, la restauración de la legalidad constitucional».

Los EE. UU. de América hace años que usan la política del garrote en la América latina. Roosevelt pretendió cambiar de política, pero los trusts son los que mandan. La United Fruits —que monopoliza todas las plantaciones de plátanos en la América Central—, intervino en la política de Guatemala, derribando a Arbenz para imponer a Castillo Armas. Guatemala sigue todavía siendo un satélite de la gran sociedad frutera.

En Nicaragua reina la familia Somoza desde hace lustros años. Sordino, el campeón de la independencia nicaragüense, fue asesinado en complicidad con los yanquis, y quedó establecida la dinastía de los Somoza.

En Venezuela, los petroleros de Maracaibo —capital yanqui—, derribaron a Rómulo Gallegos, uno de los más eminentes escritores de toda América, e implantaron la dictadura feroz de Pérez Jiménez. Para abreviar, en toda la América Latina apoyan las dictaduras. En el Brasil se apresuraron a reconocer el presente régimen fascista. Y lo mismo en el Perú, donde la reacción se levantó en armas contra Haya de la Torre, pues el Aprismo era opuesto a la influencia norteamericana.

El Wall Street tiene acotada a toda la América Latina. La Casa Blanca propicia el imperialismo sea con etiqueta democrática o republicana. Los dólares son el anuncio de que tarde o temprano los marinos y los paracaidistas aparecerán para defender los intereses de los capitalistas.

El continente americano de habla española, incluyendo a Brasil, de habla portuguesa, y a Haití, de habla francesa, son países en un estado semifederal. No han alcanzado todavía el proceso de industrialización. El pueblo vive en la mayor miseria. Está diezmado por múltiples enfermedades. Viven en condiciones infrahumanas.

En la Dominicana mandaba más el administrador de los Ingenios de azúcar de la Romana que el propio Trujillo. No digamos del embajador norteamericano. Solamente en Cuba ha hallado una oposición irreductible, que el día que lleguen a un acuerdo los rusos y los norteamericanos, el

Kremlin dejará caer como un muñeco a Castro.

Y es lo más probable, que de no triunfar la revolución social en el mundo entero, rusos y yanquis se repartirán el mundo asignándose cada uno sus zonas de influencia.

Lo de Cuba es un grano maligno para el coloso del Norte, puesto que si se mantiene en pie durante muchos años, el ejemplo cubano, a pesar de las fallas que existen en la revolución cubana, hallará eco entre los pobladores miseros y hambrientos del Nuevo Continente.

El Wall Street exporta sus capitales, puesto que rinden más en suelo extranjero. El dólar ha invadido el mundo entero. En la propia España son los dueños de toda la economía y cuentan con bases militares que servirán para apuntalar el fascismo. Son los defensores de numerosas fuentes de producción. Compran las materias primas a un precio ruinoso y colocan los productos manufacturados al precio que quieren. Eso motiva el disloque económico de todos los países de la América Latina que son países subdesarrollados y giran en torno del monopolio yanqui.

En Cuba el estafío en Bolivia, el cobre en el Perú, etc., son la clave de las perturbaciones que sufren estos países. La reacción es aliada del imperialismo norteamericano, como en España el fascismo.

Los latifundistas en el Brasil derribaron a Goulart ante un inofensivo intento de Reforma agraria, y contaban de antemano con el beneplácito de los magnates del Norte. A Goulart le ocurrió exactamente lo mismo que a Juan Bosch en la Dominicana. Intentaron poner a raya a los reaccionarios sin eliminar nada a la oficialidad adicta a los cavernícolas y a los imperialistas. Por eso Goulart fue batido en el Brasil y Juan Bosch por lo mismo que ocurrió en España con Azules. Como medida precautoria a todo intento de renovación social hay que armar al pueblo, re haberlo hecho, Goulart y Bosch habrían triunfado y hoy la paz de América sería motivo de grandes esperanzas. Y por lo que toca a España, de haberse creado milicias republicanas hoy no halláramos en una situación de tipo colonial, pues España es una colonia yanqui. A esa situación nos han llevado los panegiristas de España Una, Grande, y Libre.

La política exterior norteamericana es el neto reflejo de su política interior que es racista y de un colorido que se inclina al fascismo. Los

Grève gestionnaire

(Suite de la page 1.)

lions de travailleurs par des milliers d'hommes heureusement nés.

« Tant que le droit d'héritage fonctionnera, il ne pourra y avoir d'égalité économique, sociale et politique dans le monde; et tant que l'inégalité existera, il y aura oppression et exploitation. »

« Ce que nous voulons et devons abolir, c'est le droit d'héritage fondé par la jurisprudence et constituant la base même de la famille juridique et de l'Etat. »

Mais ne serait-il pas insensé de penser que les exploités abandonneront d'eux-mêmes leurs privilèges, le droit de jouir pendant que les autres crévent lentement? Nous savons fort bien, et les partisans du réformisme et du parlementarisme le savent aussi bien que nous, que chaque fois que les exploités ont concédé quelque réforme cela ne fut que la consécration d'un état de fait conquis par la force des travailleurs et devant lequel ils n'ont pu que s'incliner. Le réformisme, c'est la trahison du prolétariat. Cette trahison est encore plus abjecte lorsqu'elle est le fait de ceux qui prétendent défendre les intérêts des exploités.

C'est seulement en nous constituant comme force autonome et en usant des moyens propres à modifier les rapports de force, c'est-à-dire l'action directe révolutionnaire, que nous pourrions atteindre à l'émancipation véritable.

Luttons en conséquence de toutes nos forces et par toute notre volonté pour préparer la révolution sociale et la grève générale et expropriatrice.

SEVY

SOBRE LA VIOLACION DE LOS DERECHOS DEL HOMBRE EN ESPAÑA Y EL ASUNTO DELGADO

Carta abierta a la Comisión Internacional de Juristas

Ginebra, 20 de mayo de 1965.
Señor Sean McBride,
Secretario General de la Comisión
Internacional de Juristas,
2, Quai du Cheval-Blanc,
GINEBRA.

Muy señor mío:
Hace justamente un año, el 20 de mayo de 1964, se hallaba Vd. en Madrid entrevistándose largamente con diversos miembros del Gobierno español — y especialmente con el ministro de Información, señor Fraga Iribarne, y con el ministro secretario general del Movimiento, señor Solís (véase *Le Monde*, del 21-5-1964) sobre la violación de los derechos del hombre en España.

De esta forma respondía Vd. a los numerosos llamamientos que le habían llegado de los medios democráticos españoles y del mundo entero después de la publicación en Ginebra, en diciembre de 1962, de un famoso informe de la Comisión Internacional de Juristas *«El Imperio de la Ley en España»*, que condena severamente las estructuras políticas y jurídicas del Estado español en tanto que Estado totalitario, y más especialmente, después de la carta enviada el 31 de octubre de 1963 por 188 intelectuales españoles al ministro de Información, para reclamar que se autorizara a una comisión de juristas para que organizase una investigación independiente e imparcial acerca de los abusos y violencias de que habían sido víctimas, según ciertas alegaciones, numerosos ciudadanos de la oposición, y especialmente los malos tratos, torturas, castraciones y mutilaciones sufridas por los mineros de Asturias y por sus mujeres, según las mismas fuentes.

En vísperas de su salida para España, después de una larga conversación sobre este asunto, yo le había hecho llegar el llamamiento dirigido a la Comisión por un grupo de demócratas y de socialistas españoles que trabajaban en Suiza, pidiendo su intervención cerca del Gobierno español para el respeto de los derechos del hombre en España y para la organización, bajo los auspicios de la propia Comisión, de una encuesta internacional acerca de la violación de esos derechos.

Dicho llamamiento llevaba las firmas de 1.000 personalidades de la vida intelectual, jurídica, sindical y política de varios países de Europa y de América. Yo me permito hoy adjuntarle aún 165 firmas, especialmente de varios secretarios generales de Federaciones sindicales internacionales, libros, diputados, senadores, profesores de Universidad y otras personalidades, con lo cual se eleva a 1.165 el número total de firmantes que apoyan nuestro llamamiento en los dieciocho países siguientes: Suiza (643 firmas), Italia (133), Francia (89), Dinamarca (64), Perú (47), Suecia (41), México (36), República Federal de Alemania (25), Bélgica (24), Finlandia (16), Noruega (12), Estados Unidos

(12), Islandia (7), Gran Bretaña (7), Polonia (1), República Democrática Alemana (1), Israel (1).

Pero la razón fundamental de esta carta abierta — que me tomo la libertad de confiar a la hospitalidad de la prensa democrática y amiga y de hacer llegar a los juristas españoles que mantienen valientemente su independencia frente a la Dictadura, por tratarse de una cuestión que interesa a todos los que en nuestra patria y en el mundo defienden el principio del estado de derecho, y que se tiende con hasta frecuencia a ahogar en el silencio — es recordarle que los argumentos de nuestro llamamiento siguen siendo actuales.

Juzgue Vd. mismo de esta afirmación. El 20 de mayo de 1964 era Vd. recibido por el ministro español de Información, quien le ofrecía, en forma de regalo, la respuesta oficial del Gobierno de mi país a la Comisión, un volumen de 200 páginas, *«España, Estado de derecho»*, donde se acusa duramente a la Comisión de parcialidad, de ligereza y de incompetencia por su crítica del régimen franquista. Su viaje, y sobre todo el silencio hermetico, la falta de declaraciones de la Comisión, antes, durante y después de las conversaciones de Madrid, fueron inmediatamente explotados por el Ministerio español de Información como una gran victoria moral del Gobierno, como la prueba palpable de que España se había «liberalizado», como el secretario general de la Comisión, había tenido ocasión de comprobar del modo más completo», según la prensa madrileña.

Y, sin embargo, nosotros le habíamos puesto a Vd. en guardia, bien claramente... Para utilizar las mismas palabras de nuestra carta del 15 de mayo — de la que se publicaron extractos en varios periódicos suizos — nosotros le pedíamos «la mayor firmeza y claridad en sus negociaciones en Madrid, pues de lo contrario su viaje no habrá servido sino a la propaganda de un régimen sin escrúpulos, dispuesto a burlarse del mundo libre y de los ciudadanos españoles oprimidos», presentando su visita como un homenaje gratuito a su «pretendida liberalización», sin contrapartida alguna.

Después de esa fecha, la Comisión ha guardado siempre silencio acerca de las violaciones, siempre más frecuentes y más graves, de los derechos del hombre en España.
A las preguntas que nosotros le hemos hecho incansablemente acerca de este inexplicable silencio, ustedes han contestado siempre que ese era el procedimiento más seguro para obrar de nuestro Gobierno, sin irritar con una publicidad humillante a los funcionarios, y unos resultados «ambiguos» en el sentido de una verdadera «liberalización» de las estructuras del Estado y de un aligeramiento gradual de la represión. Pero esta mentalidad demuestra un pésimo conocimiento de la psicología de los dirigentes del régimen que no han

cedido nunca, y no cederán jamás ante las insinuaciones discretas, respetuosas y amistosas de los hombres de buena voluntad, del interior o del exterior, sino solamente ante la fuerza de las manifestaciones públicas de las organizaciones de obreros y estudiantes en toda la península, ante la presión de la opinión pública internacional, ante la vergüenza de graves acusaciones y condenas públicas, pronunciadas por las organizaciones jurídicas, políticas, intelectuales y sindicales más prestigiosas del mundo libre. Esa es la tarea de ustedes.

Ahora la opinión democrática mundial sabe perfectamente a qué atenerse en relación con el éxito de sus procedimientos, en relación con la «liberalización» y el «aligeramiento» de la represión. En efecto, después de su visita «moderadora», el Gobierno español, con la fuerza que le da el silencio de la Comisión y de otras organizaciones de «discreción» análoga, ha promulgado la ley más totalitaria de toda su historia, la «Ley sobre la libertad de asociación», al mismo tiempo que los procesos y condenas políticas se han venido sucediendo a un ritmo bastante más rápido que antes de que ustedes ejercieran su influencia. En casi todos los procesos, los acusados han declarado con machacona insistencia haber sido víctimas de malos tratos y violencias, confirmando con creces las alegaciones de los 188 intelectuales, a pesar de las negaciones del ministro Fraga Iribarne, que «sólo admitía el ultraje cometido con las valientes mujeres de los mineros huelguistas que habían sido rapadas al cero, con absoluto menoscabo de su dignidad, episodio por sí solo denigrante para un régimen y deshonroso para un ministro que tuvo la baja moral de calificarlos despectivamente y riéndose de «atomadura de pelos».

Obreros, sindicalistas, estudiantes por las Internacionales sindicales de Occidente, estudiantes, intelectuales de todas las tendencias han venido desfilando, día tras día — desde el viaje de ustedes — ante los Tribunales de excepción y hasta sacerdotes han sido procesados y condenados por haber predicado contra las torturas y los abusos de poder desde los pulpitos de sus iglesias. Estudiantes y profesores que llevaban peticiones razonables y pacíficas al rector de la Universidad de Madrid fueron atacados con violencia atroz por la Policía Armada, que hirió a varios de los mismos; además varios estudiantes y profesores fueron objeto de sanciones penales y académicas, de suspensión y pérdida de los derechos de matrícula, etc. Todo ello, sin que la Comisión se digna hacer ninguna de esas declaraciones que, sin embargo, prodiga en situaciones mucho menos graves que afectan, tal vez, eso sí, a Gobiernos menos «esenciales» para la defensa del «Mundo Libre»...

Ante la repetición de estos hechos los demócratas españoles y sus amigos en todos los países se hacen la pregunta siguiente: «¿Es que la Comisión Internacional de Juristas, que ha iniciado ya conversaciones amistosas con el Gobierno de Madrid, va a decidirse, al fin, a responder de modo eficaz a nuestro llamamiento y a utilizar su influencia sobre ese Gobierno para llegar a resultados visibles? Nosotros pedimos a la Comisión que hable claramente, denunciando los hechos, que actúe y que investigue. Sabemos que nuestro Gobierno no tiene, hoy, la fuerza moral necesaria para rechazar una investigación internacional si la prestigiosa organización que Vd. dirige así lo solicita oficialmente.

Le sugerimos a este propósito que la Comisión inicie esa investigación sobre las violaciones de los derechos del hombre en España por el estudio minucioso de un asunto que tiene, indudablemente, un valor simbólico y sintomático: el asesinato del jefe de la oposición portuguesa, general Humberto Delgado, en territorio español, a unos cientos de metros de la frontera portuguesa. En efecto, varios detalles y circunstancias de este asunto son lo bastante inquietantes — así el silencio oficial acerca de la identidad del tercer cadáver descubierto (al que ya adujo Jacques Amalric en un largo artículo aparecido en *Le Monde*) o el hecho de que la policía española tuviera en su poder los nombres de Delgado ya desde el mes de febrero, es decir, conociese el viaje de éste a España dos meses

antes del descubrimiento del cadáver, en contradicción con las declaraciones oficiales (despachos de las agencias UPI-APP, del 30-4-1965) — para que la Federación Internacional de Derechos del Hombre haya decidido la creación de una misión investigadora, formada por tres abogados, los señores Cavalieri, Macdonald y Leclerc, respectivamente miembros de los Colegios de Abogados de Roma, Londres y París.

Habiendo las autoridades judiciales españolas reconocido ya oficialmente la identidad de la víctima (véase el diario «A B C» de Madrid del 9-V-1965), es el Gobierno español (como de otro lado, el Gobierno portugués) quien está más interesado en lavarse de toda sospecha y demostrar su plena inocencia en lo relativo a este odioso crimen, mediante una gran investigación internacional, libre e independiente. Esta es también la opinión unánime de 300 abogados del Colegio de Abogados de Madrid, que han pedido simultáneamente (coincidencia no accidental) una investigación internacional sobre el asesinato de Delgado y la inserción de un nuevo artículo en la Declaración Universal de Derechos del Hombre que establezca el delito cometido por razón de Estado por un Gobierno o por sus agentes sea castigado... (véase *Le Monde* del 14-V-1965). Por otra parte, el Gobierno español y el portugués han declarado ya que no se opondrían a semejante investigación. Es preciso, pues, que se les pida esto oficialmente. Y queremos repetir a este propósito que, a nuestro juicio, ninguna organización goza de tanto prestigio, fuerza e influencia como la Comisión Internacional de Juristas, organización que tiene estatuto consultivo ante las Naciones Unidas y agrupa a 44.000 juristas de 100 países, para proponer oficialmente, con el fin de llevar a buen término dicha investigación.

Al hacerlo, responderá, al fin, la Comisión al deseo manifestado con tanta insistencia, primero por 188 intelectuales españoles en 1963, luego por 1.165 personalidades de 18 países en 1964, y, por último, por 300 abogados del Colegio de Abogados de Madrid en 1965, hace apenas unas semanas: a saber, que una organización independiente y prestigiosa ponga en claro las constantes violaciones de los derechos del hombre en España, cuya repetición incesante inquieta de modo creciente a la opinión democrática mundial.

Señor secretario general, la Comisión Internacional de Juristas tiene ahora la palabra.
Le saluda muy atentamente,
MIGUEL SANCHEZ-MAZAS
42, rue du Molé, Ginebra (Suiza)

REGIONAL DE ARAGON, RIOJA Y NAVARRA
Agrupación Local de Toulouse
Convocatoria
El día 11 de julio, a las diez horas justas, esta Agrupación celebrará reunión en 4, rue Belfort, 2.º piso (Sala de Reuniones), en la que se tratará el contenido de la Circular número 6 de la Comisión Regional.
Quedan invitados todos los compañeros de la Regional en Toulouse, como asimismo los que residen en pueblos limítrofes. La Comisión Local.
RUEGO
A fin de que pueda celebrarse el sorteo anual de «Solidaridad», rogamos sean satisfechos los envíos de boletos por los interesados.

S. I. A., SECCION D.º NIMES
Convoca a todos sus afiliados y simpatizantes a la asamblea general que tendrá lugar el sábado, día 10 del próximo mes de julio, a las 21 horas, en nuestro Local social. Rogamos la puntual asistencia de todos nuestros compañeros y amigos.
F. L. DE FUMEL
Este Organismo se pone en conocimiento de afiliados y simpatizantes, que a la ocasión de la celebración de la jornada confederal de Toulouse, organiza un car para asistir a la misma el 25 de julio.
Rogamos a los que quieran concurrir, tengan a bien hacerse inscribir en esta Secretaría a Saint-Vite, o a los compañeros Vera y Campoy.

F. L. DE PARIS
Sábado 10 y domingo 11 (tarde y mañana, respectivamente), continuación de la asamblea con el Orden del Día del Congreso.
ADMINISTRATIVAS
Joseph Ferrer, Balxas (P. O.). Recibido giro 19 F. «C. S.» y «Umbral» 30-10-65.
— Nurse Lait, Goteborg (Suecia). Recibido giro 99,20 F. cuenta «C. S.» y «Umbral».

DONATIVOS
PRO-COMPANEROS ANCIANOS
Ivry: Andrés Martínez, 10 frs. F. Local S.I.A. Paris, 20. Compañera Santas (a la memoria de Gilbert), 500 F. Paris: Criach, 5. Total, 535 F.

JIRA REGIONAL
EN EL MACIZO CENTRAL
Organizada por la Comisión de Relaciones del Macizo Central, se celebrará el 18 de Julio, en el conocido Estanque de Chazeldad (en el Montel-de-Saiat, Puy de Dôme), en la que se llevarán a cabo las distracciones que nos son peculiares a la familia confederal libertaria.
Todos a la Jira regional anual del 18 de julio 1965.
La comisión de Relaciones.

CONVERSACIONES
LIBERTARIAS
Opusculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs. Pídase a esta Administración y a la de «Espoir» de Toulouse.

OBRAS
de Felipe ALAIZ
«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», t. II y III.
19,00 francos los 3 volúmenes.

Le Gerant responsable
J. SORIANO
Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI.
SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración

Saludo a un Boletín informativo
El de Alianza Sindical. El adagio de saber esperar no permite darlo todo por perdido y sumarse al fracaso. Los hombres, con sus pensamientos, se unen para una causa sublime, en manantial de coincidencias, coincidencias y profundas, aunque separadas — los hombres — por apreciaciones distintas, que no definitivas. Hay una causa común: la del anti-franquismo, en la que todas las fuerzas de propulsión extrañas fracasan, como no fracasa la Alianza Sindical, síntesis de una aspiración gigantesca amarada de idealidad, tocada de positivismo para una sociedad española redimida, cara al libre albedrío, con atención a la posible y necesaria transformación social y técnico-pedagógica, garantía de una evolución general en todos los dominios de la vida española.

Hay ya bastante y demasiado en atrocidad franquista. El escapulario de plomo pesa ya en exceso al cuello del pueblo español. Vaticanismo opusculista, con cruces, medallismos y cruces en carnaval continuo, merecen un fin instantáneo sin facilidades de resurrección.
Saludo al boletín de A. S. por su contenido abierto, aliciente y esperanza de la gran empresa liberadora de un pueblo que tanto merece ser liberado por ser el único que trabaja creando con una compensación tradicional de opresiones y miseria. No habiendo Dios que nos ampare hemos de endosarnos y ayudarnos nosotros mismos, y nosotros somos todos los del campo obrero, en el cual hay que permanecer en hombres de provecho y de dignidad sin disputa.
Con Alianza Sindical, creemos que la libertad de España no se mendiga: se conquista.

JUAN CLARAMUNT

ANTENA

SOLO PARA OBREROS

EL «PREMI
RAFAEL CAMPALANS»

BARCELONA (OPE).—Se ha formado el jurado que ha de entender en la adjudicación de este premio con el que se honra la memoria del profesor Kerael Campalans, que con Manuel Serra i Moret fue uno de los fundadores de la «Unió Socialista de Catalunya». Su obra cultural fue muy apreciada también en América. El jurado lo preside el profesor Pau Vila y lo forman los escritores Heriberto Barrera, Edmon Valles, Joan Reventos y el editor Verrié.
Está dotado de 25.000 pesetas.

LA P.I.D.E. NO FIDE: ABUSA

LISBOA.—Una acción conjunta de la Policía Internacional y de Defensa del Estado (P.I.D.E.) y de la Guardia Nacional Republicana en las zonas de Alcacer do Sal, Grandola y Aguas de Moura (Bajo Alentejo), permitió capturar a trece individuos cuya identidad no ha sido hecha pública, pero a los que se hace responsables de intentar alterar el orden público en las citadas localidades.

ENTRE FASCISTAS
ANDA EL JUEGO

TAIPEH (Formosa).—Tres jefes militares españoles que fueron a Formosa en el mes de septiembre del año anterior, han dado término a los diez meses de entrenamiento con el Estado Mayor conjunto de las Fuerzas Armadas de la China nacionalista. Se trata del teniente coronel del Ejército Manuel de la Torre Pascual; el comandante de las Fuerzas Aéreas, Darsen García López Rengel, y el comandante de Infantería de Marina, Narciso Carreras Matas.
Los tres jefes españoles, que constituyen el segundo grupo de militares españoles que ha efectuado entrenamiento en Formosa, saldrán para España el mes próximo.

PEO A LA INGENIERIA
ESPAÑOLA

GERONA.—Parece ser que el próximo 15 de julio comenzarán los trabajos de explotación de los terrenos en los cuales se construirá el nuevo aeropuerto. Las obras serán realizadas por una compañía francesa, y la manutención que se empleará para su confección se encuentra en la frontera.

YA VAN TRES VECES

MADRID.—Fue nuevamente detenido, por la policía, el letrado Clerco. Es la tercera detención en una semana. No se conocen con exactitud las causas de la misma, pero se cree pueden estar relacionadas con las cartas escritas por este abogado al arzobispo de Madrid y al secretario de Estado de la Santa Sede, sobre los malos tratos que fueron objeto por parte de la policía dos estudiantes católicos.

LA SITUACION
EN GIBRALTAR

MADRID (OPE).—El Boletín Económico escribe que, desgraciadamente, la situación no ha mejorado, y lo consigna así, aunque sin deseo de terciar en el asunto, al que dedican comentarios «sardónicos y burlescos» los periódicos que embrollan la cuestión. El Libro Blanco de Inglaterra ha recibido como respuesta de «ABC» una amenaza en el sentido de que cualquier insistencia sobre el Tratado de Utrecht de 1713 pone de nuevo en vigor el artículo 10, según el cual la cesión se hizo «sin ninguna comunicación abierta con las zonas vecinas». Para dicho periódico, esto significa el cierre total de la frontera. La situación ha empeorado en estos últimos días.

NUEVAS HUELGAS
EN ASTURIAS

BRUSELAS (OPE).—En Riaza los mineros se declararon en huelga para protestar contra la violación flagrante por parte de la empresa Ensidesa de lo que ha sido legislado sobre salarios, ya que no estaban percibiendo los aumentos establecidos con carácter de obligatoriedad por una ley reciente.

En el pozo Nicolás de Mieras, 35 obreros que estaban trabajando por un sueldo inferior fueron suspendidos del trabajo por términos de cinco, diez y treinta días, porque no extraían suficientes cantidades de hulla en dos galerías en las cuales la dirección de la empresa se ha negado hasta ahora a modificar unas condiciones de trabajo especialmente pe-

nosas. Todos sus compañeros de trabajo iniciaron una huelga de protesta.
En el pozo Figaredo, también de Mieras, fueron sometidos a expediente y sancionados con 250 pesetas de multa quince obreros silicóticos en primer grado que no daban el rendimiento que la empresa exige desde que fueron trasladados desde puestos compatibles con su estado.
El Comité de Alianza Sindical repartió un manifiesto pidiendo libertad sindical y la abolición de los Sindicatos Verticales; la readmisión con todos sus derechos de todos los obreros despedidos en huelgas anteriores, un jornal mínimo de 200 pesetas para los trabajadores del exterior y de 225 pesetas para los trabajadores del interior, con escala móvil de salarios, es decir, elevando los jornales a tenor de la subida de los precios; elevación de todas las pensiones de vejez, accidente y enfermedad, y solución definitiva del problema de los afectados de silicosis o mistagnus.

LA HUELGA DE SAGUNTO

VALENCIA.—Los Altos Hornos de Sagunto, con 6.800 obreros en huelga, están agapados. Se han perdido ya 200 toneladas de acero y 70 delegados sindicales han sido despedidos.
La huelga comenzó el 31 de mayo con motivo de cesar en el trabajo nueve metalúrgicos, de ellos dos delegados sindicales. La huelga se extendió como mancha de aceite. La motivó la negativa de la empresa de conceder aumentos en los salarios y primas a la producción reclamados por los obreros.
Los metalúrgicos no quieren que sus reivindicaciones pasen por la vía de los sindicatos oficiales y han constituido una comisión obrera que ha sido recibida por el presidente de la Empresa. Ya ha sido en vano que la Comisión, para la reanudación del trabajo, pusiera como condición un aumento en las primas y la reintegración en sus puestos de los obreros despedidos.

LA GUERRITA

MADRID.—Angel Herrero Metan, de 95 años, subvivió del Ejército del Aire, residente en la Base Aérea de Cuatro Vientos, resultó muerto al chocar la moto que conducía con un camión en la calle de Puerto Rico.

TORRES VILLARROEL: Vida Prólogo y notas de Federico de Onís.
CERVANTES: Don Quijote de la Mancha, Tomo III. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.
CERVANTES: Don Quijote de la Mancha, Tomo IV. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.
OUQUE DE RIVAS: Romances. Tomo I. Prólogo y notas de Cipriano Rivas Cherif.
CERVANTES: Don Quijote de la Mancha, Tomo V. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.
ARCIPRESTE DE HITA: Libro de buen amor. Tomo I. Prólogo y notas de Julio Cejador y Frauca.
GUILLEN DE CASTRO: Las mocedades del Cid. Prólogo y notas de Victor Sald Armesto.
CERVANTES: Don Quijote de la Mancha, Tomo VI. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.
ARCIPRESTE DE HITA: Libro de buen amor. Tomo II y último. Prólogo y notas de Julio Cejador y Frauca.
VILLEGAS: Eróticas y amorosas. Prólogo y notas de Narciso Alonso Cortés.
CERVANTES: Don Quijote de la Mancha, Tomo VIII y último. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.
FERNANDO ROJAS: La Celestina. Tomo II y último. Prólogo y notas de Julio Cejador y Frauca.
ANONIMO: Poema de Mío Cid. Prólogo y notas de Ramón Menéndez Pidal.
ANONIMO: La vida de Lazarillo de Tormes. Prólogo y notas de Julio Cejador y Frauca.
FERNANDO DE HERRERA: Poesías. Prólogo y notas de Vicente García de Diego.

«Obras completas» de Rafael Barrer, 2,50 F.; «Teatro completo» de González Pacheco, 14,00 F.; «Historia del Primero de Mayo», Dommanget, 12,00 F.; «La revolución desconocida», Voline, 15,00 F.; «Nacionalismo y Cultura», Rocker, 15,00 F.
Total del lote, 75,00 F. Para el lector, 63,50 F.

Colección Clásicos Castellanos
Cubiertas piel, papel biblia, Precio vol., 52,50 F.
«Obras completas» de Federico García Lorca; «Episodios Nacionales», Galdós (3 vols.); «Obras completas» de Blasco Ibañez (3 vols.); «Obras completas», Miguel de Cervantes; «Teatro completo», Ibsen.
Precio: 7,50 F. vol.

TIRSO DE MOLINA: El vergonzoso en Palacio y El burlador de Sevilla, Prólogo y notas de Américo Castro.
GARCILASO: Obras, Prólogo y notas de Tomás Navarro Tomás.
CERVANTES: Don Quijote de la Mancha, Tomo I. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.
QUEVEDO: Vida del Buscón.
CERVANTES: Don Quijote de la Mancha, Tomo II. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.

«Cronica de un revolucionario», Dr. Vallina, 2,80 F.
«Salvador Seguí, Varios; 3,50 F.
«Influencias burguesas en el anarquismo», Fabbri, 1,00 F.
«Raúl Carballeira», Victor Garcia, 1,00 F.
«Quinet», Felipe Alalz, 5,00 F.
«Tipos Españoles», Felipe Alalz, 7,00 F.
«Debate imaginario entre Marx y Bakunin», 1,00 F.
Importe total del lote, 21,50 F. Para el lector, 17,00 F.

Segundo Lote
«Antologías Universales» (Prólogos de García Birlán), «El amor y la amistad», «Cultura y Civilización», «La Historia», «La Libertad», «La Religión».
(Vol. a 5,00 F. cada uno. Para el lector a 3,75 F.)

Tercer Lote
«Obras completas» de Rafael Barrer, 2,50 F.; «Teatro completo» de González Pacheco, 14,00 F.; «Historia del Primero de Mayo», Dommanget, 12,00 F.; «La revolución desconocida», Voline, 15,00 F.; «Nacionalismo y Cultura», Rocker, 15,00 F.
Total del lote, 75,00 F. Para el lector, 63,50 F.

«Obras completas» de Federico García Lorca; «Episodios Nacionales», Galdós (3 vols.); «Obras completas» de Blasco Ibañez (3 vols.); «Obras completas», Miguel de Cervantes; «Teatro completo», Ibsen.
Precio: 7,50 F. vol.

TIRSO DE MOLINA: El vergonzoso en Palacio y El burlador de Sevilla, Prólogo y notas de Américo Castro.
GARCILASO: Obras, Prólogo y notas de Tomás Navarro Tomás.
CERVANTES: Don Quijote de la Mancha, Tomo I. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.
QUEVEDO: Vida del Buscón.
CERVANTES: Don Quijote de la Mancha, Tomo II. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.

«Cronica de un revolucionario», Dr. Vallina, 2,80 F.
«Salvador Seguí, Varios; 3,50 F.
«Influencias burguesas en el anarquismo», Fabbri, 1,00 F.
«Raúl Carballeira», Victor Garcia, 1,00 F.
«Quinet», Felipe Alalz, 5,00 F.
«Tipos Españoles», Felipe Alalz, 7,00 F.
«Debate imaginario entre Marx y Bakunin», 1,00 F.
Importe total del lote, 21,50 F. Para el lector, 17,00 F.

Segundo Lote
«Antologías Universales» (Prólogos de García Birlán), «El amor y la amistad», «Cultura y Civilización», «La Historia», «La Libertad», «La Religión».
(Vol. a 5,00 F. cada uno. Para el lector a 3,75 F.)

Tercer Lote
«Obras completas» de Rafael Barrer, 2,50 F.; «Teatro completo» de González Pacheco, 14,00 F.; «Historia del Primero de Mayo», Dommanget, 12,00 F.; «La revolución desconocida», Voline, 15,00 F.; «Nacionalismo y Cultura», Rocker, 15,00 F.
Total del lote, 75,00 F. Para el lector, 63,50 F.

Colección Clásicos Castellanos
Cubiertas piel, papel biblia, Precio vol., 52,50 F.
«Obras completas» de Federico García Lorca; «Episodios Nacionales», Galdós (3 vols.); «Obras completas» de Blasco Ibañez (3 vols.); «Obras completas», Miguel de Cervantes; «Teatro completo», Ibsen.
Precio: 7,50 F. vol.

TIRSO DE MOLINA: El vergonzoso en Palacio y El burlador de Sevilla, Prólogo y notas de Américo Castro.
GARCILASO: Obras, Prólogo y notas de Tomás Navarro Tomás.
CERVANTES: Don Quijote de la Mancha, Tomo I. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.
QUEVEDO: Vida del Buscón.
CERVANTES: Don Quijote de la Mancha, Tomo II. Prólogo y notas de Francisco Rodríguez Marín.

América latina

Estados Unidos del Norte son los grandes del capitalismo. Acuden a socorrer todo movimiento popular, en el Vietnam, en la República Dominicana, y en España son el soporte del fascismo.

El episodio sangriento de la República Dominicana nos ha emocionado vivamente a todos cuantos hallamos refugio en esa tierra donde se adora a los españoles.

En 1940 empezamos a llegar a Santo Domingo millares de refugiados españoles. Salidos de los campos de concentración, habiendo conocido la maldad de los blancos, aguardábamos ansiosos conocer los negros, de quienes esperábamos un trato más humano. Y así fue. Desembarcamos en Puerto Plata, en la parte oriental de la Isla. Fuimos recibidos por todo el pueblo con música, vitores y reparto de viveres. Las mujeres nos decían que habían rezado mucho para que llegase nuestro barco, debido a que existía un retraso de unas horas.

En tren nos condujeron a Navarrete, en donde pasamos la noche. Los refugiados españoles desaparecieron en torno de los bohíos, que son chozas de barro y de hojarasca. Me acuerdo perfectamente que atrados por los sones de una zambomba nos metimos en un bohío, donde nos sirvieron café y cigarrillos. Se trataba de un velorio. Los españoles se dieron a bailar con las negras y así transcurrió la primera noche de nuestra llegada a la isla Antillana. Al día siguiente nos condujeron a un pueblecito pegado a la frontera de Haití. Nos recibió todo el pueblo. El gobernador pronunció un discurso manifestando que «Dajabón, así se llama el pueblo, «se sentía orfeno de recibirnos». Confraternizamos inmediatamente con los negros que para nosotros resultaban ser mucho mejores que los blancos que en Europa nos habían hecho en los campos de concentración y en los campos de castigo.

Nuestra condición de inmigrantes era la de campesinos. Nos dieron un machete y cacahuetes para sembrar. Poco a poco nos fuimos trasladando a Ciudad Trujillo, la sede del sátrapa impuesto por los gringos, Dios, Patria y Trujillo se leía por doquier.

Los dominicanos nos abrieron su corazón. Por las calles de la capital nos llamaban al grito de «España, España». En los cafés nos invitaban, y algún que otro negro se acercaba a nosotros para darnos dinero y para manifestarnos que su abuela era española. Querían mucho a los españoles y odiaban a los yanquis.

Los refugiados españoles nos mezclamos con los naturales del país, al revés de los yanquis, que rodeaban de alambradas sus moradas para que no se acercase ningún nativo. Hubo matrimonios de españoles con negras. El español no es racista. Por eso es querido.

Tuvimos ocasión de presenciar la barbarie trujillista. Los enemigos políticos eran arrojados al mar donde eran devorados por los tiburones. Y los presos los veíamos pasar por las calles, en traje rayado, y eran los que construían las mansiones de Trujillo y su cuadrilla. Trujillo y su familia explotaban a toda la población a mansalva. La fortuna que amasó fue motivo de escándalo después de su muerte. Un hijo suyo se hizo famoso en Hollywood, meca del cine norteamericano, haciendo regalos suntuosos a las artistas del cine. Todo esto era fruto de la miseria del pueblo que lo contemplamos harapiento, muerto de hambre y flagelado por la tuberculosis. Y es a ese pueblo al que están ametrallando los norteamericanos.

Nuestra presencia en la Dominicana motivó contactos fructuosos con los intelectuales y con los trabajadores. La primera huelga en los ingenios azucareros de la Romana — dominio yanqui — se debió a los españoles.

En la América Latina se quiere a España. Pero el fascismo español se ha divorciado completamente de esa América que, por boca de Juan Bosch está esperando impacientemente a que surja una Nueva España. Cuando desapareciera el fascismo español, la América Latina se lanzará en brazos de España tal como a los refugiados españoles nos abrieron el corazón de par en par.

La emigración española de 1939 ha jugado un gran papel en la América Latina a través de la élite intelectual que ha ocupado puestos de relieve y a través de los técnicos y de los obreros especializados que han contribuido noblemente a elevar el nivel de la economía de los países que nos abrieron sus puertas.

Las ansias de liberación de los países de la América Latina coinciden con las ansias de liberación de nuestro pueblo. La Península Ibérica, cuando haya implantado un régimen de justicia social y de libertad, arrastrará tras de sí a todo el Nuevo Continente de habla española.

JAIME BALIUS
Beau Séjour, Hyères (Var).

SINCE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél.: TRU, 78-44
Redaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ABONNEMENTS
Six mois: 13 F.
Un an: 25 F.
24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie: BEL, 27-73

LECOMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

Con el Congreso a dos pasos

Reincidimos

La característica del Exilio es la escisión, en casos la putrefacción, de sectores sociales y políticos españoles. En la CNT se reprodujo la disensión de 1931 en el año VI del Exilio. ¿Ganancia? Nula, con perjuicios enormes. La hora mejor (la que iba a ser total del nazi-fascismo), nos pilló desunidos, invalidados para emplearnos con provecho en la causa de España. En la hora silenciosa, reflexiva de cada uno, es obligado someterse a examen de conciencia, pues el índice acusador de la Historia puede señalarlos a todos.

El P.O.U.M. se desglosó y salió el M.S.C. La Esquerra no se entendió y aún juega la carta de la presidencia generalista. Los republicanos históricos tienen que hacer librándose de los elementos sovietofílos. El propio Partido Comunista, de apariencia molinista, registró la defecación comarista y actualmente sufre la amputación del ala que toma vuelo pekinés con menoscabo de la Kalkina. Franco ha tenido ocasión de sonreírse.

Nosotros nos arreglamos, más o menos, hace tres años. Los apasionamientos podían quedar cancelados. Una diferencia de criterio es pasable, tal vez admisible, en el seno de toda colectividad libre. Si la finalidad verdaderamente es la misma, no importan las interpretaciones. Temamos, más que nada, las divergencias fundamentales, los personalismos, las incompatibilidades cerebrales, las concepciones emanadas de arriba abajo, no fluidas del conjunto confederal y libertario.

No se está, confederalmente, tan desahogado como se pretende. Con suavizarse las voces que no representan al conjunto, que, en razón a su particularismo no están sueltas a rendir cuentas a la Organización, la temperatura bochornosa, de haberla regresaria al grado de la primavera, caso saludable.

Con los nervios al aire, nadie va a ningún aparte. Con aporte sosegado, reflexionado, se acude, sin falta, a la rotunda de la coincidencia. Coincidamos, o resignémonos.

El caso es de supervivencia. Veintiséis años de destierro son disuadores, incluso deletéreos, es sabido. Pero no al extremo de perderlo todo. Muriente Anselmo Lorenzo puso toda su ilusión, toda su esperanza, en el joven Palmiro Marbá, que al año siguiente también moriría... Sin embargo, el movimiento continuó ascendente.

Es el caso de ahora. Sobre los valores perdidos en la guerra, hay las pérdidas hirientes por represión franquista, más las pérdidas por el veneno del Tiempo de consumición forzosa. Compañeros de vocación, energía y talento, desaparecieron en mitad del camino, y los que lo transcurrimos, cada vez somos menos. ¡Son ya 26 años, compañeros!, más del cuarto de siglo, que hemos aguantado, no obstante, firmes en nuestro puesto. Se teme

una reducción del número, y ello no es lo más temible. Lo más peligroso es, o sería, la desidealización, la proletarianización de las mentes. El libertario es por ahí que se ha salvado: por la yescas del cerebro, por su condición pensante y actuante, todo a un tiempo. Compañeros bien preparados, son siempre garantía de siembra y cosecha, lo contrario de los atropamientos necesitados de orientadores, líderes o jefes.

Lo que salva a la C.N.T. en todas las situaciones, es la condición libre y consciente de sus afiliados. Si un día el liderismo se nos impusiera, la C.N.T. habría terminado.

Y como no estamos en ello, atengámonos inaplazablemente a lo que precisa: el buen entendimiento, la confrontación de pareceres, y... el desarme de los odios

donde apareciera un conato de los mismos.

La atmósfera de inteligencia que se respiró en el Congreso de Zaragoza, podemos respirarla nuevamente. Porque la C.N.T. sigue residiendo en los corazones y no en los tacones de los zapatos.

El Congreso está a dos pasos. Que cada cual se consulte, noblemente, a sí mismo.

enemigo de tópicos, refractario a los efectos de galería, a las concesiones a lo trivial, a lo falso y endeble. Para él, como para Malatesta, con quien se encontraba fraternalmente identificado, el anarquismo era una cosa seria, algo por así decir, *químicamente puro*. De ahí que a la par que combatía, con sólida, con irrefutable argumentación los baluartes jurídicos sustentadores de la sociedad actual, arremetía también contra las falsas interpretaciones del ideal cívico, poniendo al desnudo con trazo sereno desviaciones y aberraciones. Incluso cuando se trataba de casos de inconfundible buena fe, Fabrí no transigía con el error, con la inconsistente interpretación. Así en el caso de Bovio, en la conocida frase: «Anarquismo es el pensamiento, y hacia la anarquía camina la Historia.» Puso de relieve el defecto de considerar como un determinismo axiomático lo de que la Historia vaya precisamente, hacia el anarquismo. No vino a decir: la Historia puede ir, o puede alejarse del anarquismo, según y cómo sea impulsada y por quiénes.

Mucho se ha hablado del breve opusculo de Fabrí: «Influencias burguesas en el anarquismo». Para quienes saben captar la médula de los problemas sin dejarse ganar de lo aparente, han de ver un fiel reflejo de la realidad en lo que en el mismo se expone y que, dicho sea de paso desde distintos ángulos de visión, lo han dicho también Mella, Rocker, Prat, Grave, Aizal, entre otros. Un ideal es fuerte, es consistente en tanto

(Pasa a la página 2)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

UNA JUVENTUD SIN NORTE

UNA vez más hemos podido leer en crónicas y referencias periodísticas el apogeo de desbordante y grosero entusiasmo juvenil que han despertado en París y en provincias las representaciones de «Los Beatles». De nuevo se nos ha dicho que ellos y sus numerosos imitadores e imitadoras refrendan con su música y sus canciones el rebelde estado de ánimo de la gran masa que constituye la juventud contemporánea.

Lo inmediato, al percatarnos de esas luchas salvajes que se desarrollan en Inglaterra entre jóvenes que forman ese especie de clan llamado de los «Rockers» en oposición a otro que es el llamado de los «Mods»; las tropelías de los «blusons noirs», en Francia, y del gamberismo juvenil en otras partes, lo inmediato es una expresión de asco y desprecio. Atención y gestos entre adulapados y maricas, en ellos, y de descomodadas puterías en ellas. Ausencia total de sensibilidad, de esos innumerables matices simpáticos propios de la primavera de la vida. Descuello la estupidez, el cretinismo, la chabacana fanfarronería.

Pero es posible exista en el fondo de todo ello, como tratan de definir sociólogos y psicólogos, que buscan adentrarse en tan destacado fenómeno juvenil, un latente descontento, un complejo de inferioridad al respecto del vivir social. Es en todo caso, una juventud que marcha a la deriva, una juventud sin norte, buscando en el alborotado placer de los sentidos llenar un excedente de energías que, indudablemente, podrían tener mejor empleo.

Lo importante sería hallar estímulos racionales susceptibles de contrarrestar en el joven determinadas influencias nefastas que dimanen de la propia estructura social y que, a la postre, sufre ella también las consecuencias, creando con ello una de tantas paradojas como vemos en la vida.

FABRÍ EN LA CRÍTICA ANARQUISTA

Entre las interesantes efemérides que suelen destacar los amigos de

«Ruta», de Caracas, venía en el número correspondiente al mes de junio una que hacía referencia al fallecimiento de Luis Fabrí, que acaeció en el mes en cuestión, del año 1935, hallándose exiliado en Montevideo. Tenía 38 años, no era viejo, pero al producirse una alérgica en el estómago precipitó su fallecimiento.

En una época como la nuestra que apenas si ha llegado a rehacerse un tanto de las pasadas conflagraciones bélicas de carácter internacional, cuando una nueva modalidad, la «guerra fría», deja notar su influencia. Atravesando una etapa de la Historia con los efectos nefastos de comunismo y fascismo, ha acontecido, en lo que al anarquismo se refiere, que las persecuciones y el exilio han originado la pérdida, la destrucción de valiosos recuerdos. Se ha perdido no poco material, doctrinal, histórico, biográfico, relacionado con hombres e ideas. Además la turbulencia de los hechos ha relegado al olvido a figuras de un valor descomunal, por su conducta y por sus actividades. De ahí que por las nuevas generaciones buena parte de todo ello sea desconocido. Por esto ha de ser conveniente, de vez en cuando, hablar de quienes fueron, en tanto que hombres, valores preeminentes en el seno del ideal libertario. Sin duda alguna uno de estos hombres fue Luis Fabrí.

Fabrí, al decir de su gran amigo, y casi discípulo, Hugo Treni (Ugo Fedeli), fue de los elementos que, antes de la primera guerra mundial contribuyó a la propagación y desarrollo del anarquismo en Italia. Era la suya una formación de intelectual, como lo había sido la de Gori, Gualini y Malatesta. Se inició a las ideas por influencia de un culto compañero que defendía la posición anarquista individualista. Mas, con Nettali y Tarrida del Mármol, se atuvo a la concepción del anarquismo sin adjetivos, por considerar que ambas modalidades, la individualista y la comunista, o colectivista, es lógico que vayan enlazadas, o alternen en el desenvolvimiento psicológico del individuo.

Como en Ricardo Mella, alentaba en el modo de ser de Luis Fabrí un vivaz sentido del libre examen, una acentuada propensión de iconoclasta,

De ayer y para hoy

Querido amigo M. Contesto a la tuya tras un silencio prolongado, hijo de los quehaceres que, absorbiéndome, me impiden hacerlo a su debido tiempo. Después de volver a analizar tus conceptos y la conclusión discrepante que sacas de mí anterior, puedo decirte que continuo en la misma posición. Veo que mis frases te han dejado mal sabor de boca porque ellas, en tu creencia, tienen inspiración agnóstica. Y es que cuando un análisis se sintetiza por eso de «ir al grano», la exposición no da la misma impresión que si con argumentos extensos se la quiere respaldar para, al fin y al cabo, decir lo mismo, o al menos, concluir de igual manera. Por otra parte, no buco la aprobación. Busco la realidad. No armado de la caja de los truenos, y sí de una azadilla. Quede asentado, pues, que un criterio, se juzgue equivocado o acertado, cuando es sincero aleja la pretensión de que sea compartido por los otros. Está guiado por la necesidad íntima de quien la sustenta.

Creo haberte dicho en una ocasión, o en una de mis cartas, que cuando se trata de realizaciones inmediatas por un organismo colectivo de «masas», como se dice, lógico es admitir que al socio que integra el organismo en cuestión, el hombre, se le acepte tal como es. A saber: educación ambiental o del medio, prejuicios disculpables, flaquezas humanas, etc.; si no te lo he dicho antes te lo digo ahora. No es lo mismo cuando el hombre invoca una preparación ideológica; que dice sentir una Idea, Idea que conoce y que por ella lucha y trabaja. Si se lucha y trabaja por una sociedad mejor, se sobreentiende que sacó la conclusión de que los sistemas dominantes son negativos. Vemos cómo estos sistemas alimentan las pasiones instintivas que el individuo lleva consigo, abonadas en el medio en que vive. De igual manera vemos que siguiéndolas y guardándolas, la corrupción se introduce con facilidad en algunos que ostensiblemente ponen empeño fingido, de suyo se comprende, en subsanar y eliminar las de los otros. Aludo aquí a aquellos que, más o menos facultados y preparados, agen-

EL MOVIMIENTO SOCIAL EN BULGARIA

EXTRAORDINARIO empeño el de los compañeros búlgaros exiliados. Tuvimos ocasión de mencionarlo cuando comentábamos las memorias de Nicolás Stoynev, militante centenario aún en vida cuando se publicó el libro. Declamamos entonces que debíamos a Eugen Reigis nuestra primera visión personal de una Bulgaria hasta cierto punto idílica y promisoría. Costumbres un poco rústicas, naturales, en cuyo marco se desarrollaban corrientes humanitarias y universalistas. Un amplio movimiento vegetarista y una propensión al pacifismo integral. Y en armónica relación un movimiento de rebeldes con orientaciones precisas. Toda la matizada gama que toma arranque en el multifacético cuadro de la propaganda anarquista.

El mismo E. Reigis nos habló de los libertarios de Rumania y de la ligazón militante de ambos países fronterizos, divididos por el Danubio, que sólo es frontera en las mentes dominadas por el romanticismo. Insiste hoy Reigis —y puede leerse su artículo en «Volontá» (en italiano) y en dos números sucesivos de «Tierra y Libertad» (revista suplemento en lengua española), de México— en un aporte documentado, en las analogías y trabazón espiritual entre militantes de estos dos países de los Balcanes. Termina con un voto de esperanza fundamentado en la tenacidad de quienes, dentro y fuera de estos países, prosiguen su acción a pesar del terror que impone el régimen comunista totalitario.

Tuvimos ocasión en España de conocer a militantes búlgaros que se incorporaron a la Revolución y que sufrieron luego nuestras propias inclemencias de exiliados. No pudieron volver a Bulgaria algunos de ellos. Los acontecimientos se encadenaron de tal forma que el chispazo producido en Abisinia repercutió —luego de lo de España— en una guerra de destrucción. No perdieron la libertad los alemanes. No perdieron la libertad los italianos. Los alemanes recuperaron posibilidad de equilibrio, de equilibrio dosificado, limitado por el opio de la democracia. Los búlgaros —así como Polonia, como España— perdieron sosiego y libertad. Nueva tarea cívica es necesaria para recuperar terreno. El tiempo no se recupera jamás. Los hombres del ayer cercano —nosotros— no recuperaremos juventud ni vigor. Lo que no nos inhibe, no debe inhibirnos en un presente de reconquista, que ha de ser de reconquista. Que lo es, a pesar de las contradicciones y de las dificultades de nuestra actuación.

Se publicó en «Titón», Barcelona, noviembre de 1938, un Informe acerca del Movimiento Anarquista en Bulgaria. Su autor vivió las amargas horas de los campos de concentración y de la persecución en el exilio. El trabajo en sí es esquemático, reducido a una quincena de páginas, destinado a dar semblanza de un movimiento en función y en potencia, a modo de reconfirme de los militantes españoles empeñados entonces en acendrada lucha. No obstante, se advierte en esas pocas páginas la riqueza emocional de un movimiento semejante en muchos aspectos al movimiento español. Semejante, sobre todo, en la calidad militante. En el carácter generoso e impulsivo de sus gestos y de sus hombres, llevados las más de las veces a hechos heroicos y violento como consecuencia de las reacciones atarabiarías de los gobernantes.

También aparecen ciertas analogías de orientación así como de constitución orgánica, entre los movimientos búlgaro y español, que no se dan en otros países. Pero no es de estas analogías, ni de evidentes diferencias, que hemos de ocuparnos hoy. Por el contrario, queremos brindar al lector la ocasión de confrontar por su cuenta todo lo que puede haber de cercano entre un movimiento y otro. Y entre estos y otros movimientos. La ocasión se debe a un esfuerzo digno de encomio y de imitación.

No nos cansaremos de repetir que una de las tareas importantes de nuestro movimiento es la de la elaboración histórica de sus orígenes, de su desarrollo, de sus actividades, de la vida, labor y pensamiento de sus militantes. Es la razón que nos impele a rebelarnos contra la pausa, la larga y dura pausa a que colectivamente nos hemos condenado al no proseguir de manera ordenada y consecuente,

la tarea que se había señalado a una de las secciones de la C.R.I.A.: la B.A.E. Tarea que no tuvo otra expresión que la publicación de un trabajo de U. Fedeli sobre Malatesta.

Afortunadamente, el propio U. Fedeli prosiguió en esa labor, hasta su desaparición prematura; Piero Carlo Massini, joven e infatigable, acumula volumen sobre volumen; Peirats nos ha dado su reciente y aún no suficientemente difundido estudio que complementa en mucho los tres volúmenes sobre la C.N.T. española; Víctor García enriquece sin reposo su ya importante haber, y otros militantes de diferentes países van tomando en serio esta tarea.

Entre las revelaciones de estos últimos tiempos hemos de citar con júbilo a George Balkansky. A su personal esfuerzo —y al apoyo de compañeros búlgaros exiliados— se debe el ya comentado volumen realizado con las memorias de Nicolás Stoynev. Nos aporta hoy un nuevo volumen dedicado a la biografía de G. Chaitanov, pero que en verdad merece como título el de «Páginas de historia del Movimiento anarquista búlgaro». Es su subtítulo en francés, como en francés es la edición del libro. Esta lengua se halla tan difundida en nuestros medios que no sería extraño que el libro se agotara y requiriera una nueva impresión. ¿Y por qué no la traducción a otras lenguas, la española en preferencia?

Resulta este volumen un complemento armónico con el anterior de la misma colección. No se limita a la biografía de un hombre. Con pluma amena, asequible, Balkansky nos introduce en la Historia política y social de Bulgaria y, se podría decir, nos enseña su «geografía social», llevándonos de la mano por regiones y localidades que han tenido su importancia en el desarrollo de los hechos y en la formación de los caracteres. No se limita tampoco al cuadro de por sí amplio de las actividades libertarias. Balkansky nos hace conocer las diferentes corrientes políticas e ideológicas que se repiten o se conjugan —según los momentos— en la orientación general del país y se remonta a orígenes tan lejanos como el de los bogomilistas, quienes en el siglo X constituían un movimiento religioso-social que presentaba similitudes tales con las actuales tendencias libertarias que el héroe de esta obra: Chaitanov, gustaba declararse como émulo de aquellos luchadores ilustres.

La vida de Chaitanov conoció la agitación y las vicisitudes de un período que fue muy similar en todos los países. Entre fines del siglo pasado y las dos primeras décadas del presente se pasó por un proceso de revueltas románticas, de atentados personales, de «ilegalismo activo». Nuestro héroe tenía la pasta de un Salvochea, por su desprendimiento y su pasión, de un Malatesta, teórico antidogmático y voluntarista que participó en revueltas campesinas condenadas de principio al fracaso; de un Durruti, audaz, agitador y hombre de acción... También tuvo andadura existencia, Rumania, Francia, Suiza, Rusia, Egipto... Perseguido o por volición propia atravesó fronteras en pos de nuevos conocimientos y de nuevas luchas. Murió joven, pero su vida fue intensa, rica, pasional. Y su pensamiento desplegó un desarrollo poco común en su entera y en su profundidad.

Como para muchos otros fue para Chaitanov una experiencia amarga la de la revolución rusa, en la que intervino... Pero, si lo digo todo no leeréis el libro. Consultad la página 92. Comparad lo que entonces escribió Dimitrov en su Informe al Partido Comunista Búlgaro y lo que aparece estos mismos días en la prensa, revelado por la Documentación de los Archivos americanos, relacionado con la promesa incumplida de Stalin a los sublevados de Varmosia. Comparad también la carrera política de Stambulyski y la de no importa que «sincero» político democrático o de izquierda, o socialista parlamentario de no importa que país... Comparad... ¡Leed el libro!... Se vende en nuestra librería o se puede solicitar a: «Notre Route», Boite Postale 81-20, Paris, 20^e.

Estad seguros que no hemos dicho casi nada de lo que hay en sus 270 páginas, ricamente ilustradas con gran profusión de fotografías.

El dedo en la llaga

por Fabián MORO

vidual. Y mientras no se formen las conciencias auténticas no se hará el codazo de la disciplina íntima. Sin otra cosa que dar vueltas en torno al círculo vicioso.

No dar cuentas a nadie de sus actos y que cada cual haga lo que le venga en gana está condicionado a que cada cual sepa utilizar ese principio al lado del otro que debe acompañarle: la conciencia moral. Teniendo en cuenta o no olvidarlo si se ha aprendido, además, lo que ya Rousseau enseñó, que la libertad de cada uno termina allí donde la de otro empieza. Practicándose de forma que de ella se haga uso pero no abuso.

La libertad en la sociedad pasa por conciencias auténticas no se hará el codazo de la disciplina íntima. Sin otra cosa que dar vueltas en torno al círculo vicioso.

No dar cuentas a nadie de sus actos y que cada cual haga lo que le venga en gana está condicionado a que cada cual sepa utilizar ese principio al lado del otro que debe acompañarle: la conciencia moral. Teniendo en cuenta o no olvidarlo si se ha aprendido, además, lo que ya Rousseau enseñó, que la libertad de cada uno termina allí donde la de otro empieza. Practicándose de forma que de ella se haga uso pero no abuso.

★ DISCOS ★

ERASE una vez una ciudad inquieta que protestó, con barricadas e incendios, de una guerra hispano-marroquí. Por sus frentes de ricos, tenían que acudir al Rtl los hijos de familias pobres. Los hijos de papá, con trescientos duros se libraban, enteramente, de la chamusquina. La muerte violenta e incomprensible, siempre sobre la piel de los trabajadores.

La extensión española. A España no le placen los asuntos localistas. Sin embargo, en el Gurgup y aledaños morían hijos de madres humildes con arrajo en toda la piel de toro.

Abandonados, los revolucionarios fueron acosados como alimañas por sus fuerzas del Estado. La Ley no permite que los hijos del pueblo la discutan, y la tireen en casos de desespero. La Ley es inflexible con los ciudadanos de tercera. En los de primera, la Ley no encuentra —jamás— materia de delito.

25 de julio en Toulouse

¡Compañeros, antifascistas!

¡Recordad esta fecha! Reservarla para asistir al MITIN que, por la mañana, la C.N.T.F. celebrará en Toulouse.

Participarán, como oradores, los siguientes compañeros:

Presidencia: Antoine TURMO, de la Sexta Región de la C.N.T.F.

Por la C.N.T.F.: José SORIANO

Por la C.N.T.E.: José MUÑOZ CONGOST.

Por la A.I.T.: Ramón LIAUTE.

Por la tarde del mismo día, S.I.A. organiza un gran Festival de Variedades, presentado por el humorista Juan MONTIEL, y con participación de los siguientes artistas:

Suyette BASDE, baile clásico; Robert CARBONELL, intérprete de la canción española; LA CHORALE POPULAIRE DES ETUDIANTS DE TOULOUSE, avec son repertoire selecte des chansons populaire (45 exécutants); Lolita MARTI, intérprete de la canción popular española; LOS MEDITERRANEOs, en su variado repertorio de canciones modernas; GRAN TEO, concertista de armonía y guitarra, único en su género; Perilita de SEVILLA, estrella de la canción flamenca; Hermanas MORENO, en su baile popular español. Carlos MENDIA, tenor internacional, en sus canciones franco-españolas. Pianista, Mme GALCERAN.

La ciudad, abandonada por el patibulo diario de la represión, por los disparos cobardes de Montjuich, se sintió indignada en secreto; sufrió —¡sin más!— en silencio. Y un año después el responsable directo de tanta servicia, Antonio Maura Muntaner, osaba poner pie en Barcelona, y Barcelona, siempre digna y justiciera, le pegó cinco tiros al fusilador de Baró, Malet, Hoyos, García, y Ferrer. No importa que el blanco fuera póstumo, pues la repulsa de un pueblo quedaba cumplida. Un cadáver más, en los humanistas es cosa prescindible.

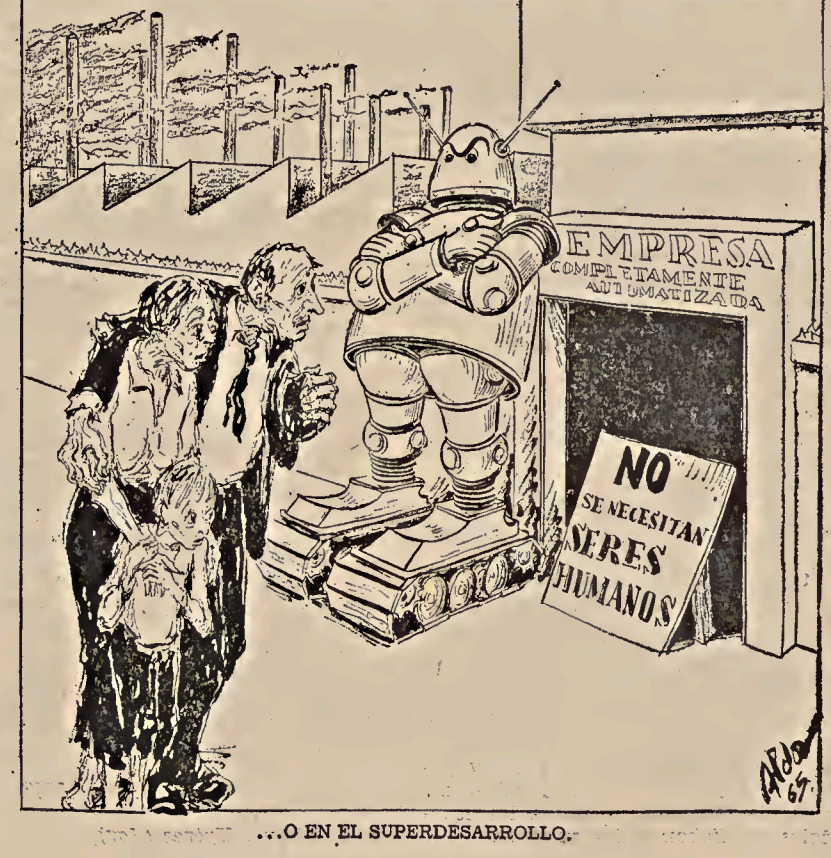
El gesto lo cumplió un ciudadano con vergüenza: Manuel Posa Roca. No hay, se proclamó vengador, y pasó muchos años en presidio.

Pues bien: Manuel Posa Roca aún vive, con 80 años a cuestas, muy cerca de nosotros, lea, en el Exilio. Abandonado, o casi, de todos.

Me parece que los libertarios, particularmente, a Posa le debemos algo.

DISCOBOLO

AUTOMATIZACION — Por Aldor



...O EN EL SUPERDESARROLLO.